This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GLM

Aux

Dames Russes.

Russ. - Histor.

2969

PROGRES

EN

RUSSIE

POUR FAIRE SUITE A LA RUSSIE DEPUIS ALEXANDRE LE BIEN-INTENTIONNÉ

PAR

Ivan Golovine.

FRANCFORT s. M. HENRI KELLER. | PARIS. BOHNÉ ET SCHOULTZE. | LEIPZIG. HENRI HUEBNER.

1859.

30

MESDAMES,

Vous me faites le tort de dire que j'ai, dans tous mes écrits, nié la beauté russe. Il m'est arrivé en effet de dire que l'esclavage nuisait à la beauté. Un travail contenu, aux rayons du soleil, ou pendant les riguers de l'hiver russe; les privations, les soucis, le servage enfin, ce mot qui dit tout, sont incompatibles avec la beauté.

Dans mes *Types et Caractères russes*, le récit intitulé *La Vierge de Koursk* présente le portrait d'une beauté russe chataine, que M. Hennequin, qui s'entend en art, a bien voulu faire ressortir comme typique.

Vous me dites que la vie des boutiques de Paris n'est pas favorable non plus à la beauté des demoiselles du comptoir. Le type parisien, comme le type de Londres, n'est pas beau; c'est que l'ouvrier, Mesdames, est l'esclave industriel de l'Occident. Vous me dites que le Midi de la Russie présente des beautés qui feraient pâlir celles de l'Albion, déjà si pales, et

je tiens des Polonais que les dames de Moscou sont encore plus séduisantes que celles de Varsovie.

Dieu n'a déshérité aucune nation et vous seriez injuste envers moi en me croyant injuste envers vous. J'ai toujours dit que les femmes faisaient d'un peuple ce qu'il est. Lucrèce et Virginie sont là pour le prouver; Jeanne d'Arc et Charlotte Corday ont hérité de leur âme; les vertus stoïques et patriotiques peuvent être l'apanage des femmes, là même où elles ne sont pas admises à l'égalité des droits avec l'homme. Kozloff a dit en beaux vers ce que pouvait une princesse Dolgorouky et, de nos temps, le dévouement de la princesse Troubetzkoy ou de Madame de Narychkine sera recueilli par l'histoire. Faites donc que les „Dames aux Perles" soient rares parmi vous, et vous verrez que le Russe ne sera pas la moitié d'un homme, comme l'a injustement appelé M. Al. Dumas fils.

J'ai l'honneur de me dire,

Mesdames,

votre respectueux serviteur

Wiesbade, Mai 28, 1859.

Ivan Golovine.

Progres.

Le bateau à vapeur s'approche de Cronstadt. Aussitôt les passagers des jeter à la mer brochures, livres, journaux étrangers. Ils ont soin de vider leurs poches, de ne pas laisser le moindre papier imprimé, tant soit suspect, enveloppant des bottes ou des cigarres. Si les poissons savaient lire, ils pourraient établir des cabinets de lecture gratis. Que contiennent donc tous ces pamphlets? Des louanges d'Alexandre II., des louanges unanimes; mais aussi des critiques contre ses sabordonnés, des critiques qui auraient dû lui ouvrir les yeux. Il n'y a guère de doctrines incendiaires, mais des faits, de simples faits, dans toute leur nudité et qui n'en sont que plus éloquents. Est-ce là du progrès? Encore si les

peines qu'on encourre, en introduisant des livres défendus, n'étaient que minimes, on en courrait les chances, mais elles sont terribles: la dégradation ou la Sibérie! — C'est comme cela en France, nous dit-on; mais la France sort d'une révolution, et la Russie de la tyrannie.

Les malversations se rencontrent au premier pas; pour faire viser un passeport à la frontière, pour l'obtenir à temps, au départ, il faut graisser la patte des employés.

A cela ou nous objecte, qu'au jardin des plantes à Paris, les employés vendent les viandes et laissent jeuner les bêtes, témoin l'éléphant qui est mort de faim. En tout cas, cela n'est pas au jardin zoologique de Londres; puis on ne s'en porte pas mieux pour savoir qu'il y a d'autres malades. Dans les hôpitaux russes, l'inspecteur voit la viande dans la marmite, mais à peine a-t-il tourné le dos, que la viande disparaît.

— Bien fou quiconque place ses espérances en un prince, a dit le prophète Daniel, et Lord Strafford est mort en répétant ces mots sur l'échafand. Mais

en qui voulez-vous que nous plaçions nos espérances, si ce n'est en l'empereur Alexandre? Le peuple russe est prêt à se révolter contre quiconque met son inviolabilité en doute. Ainsi deux jeunes frères polonais étaient envoyés en Sibérie, du temps de Nicolas. A un relais, les paysans se groupent autour des exilés et demandent au gendarme ce qu'ils ont fait? Celui-ci, pour se défaire des curieux, répond qu'ils ont voulu détruire la famille impériale. Aussitôt une rumeur se lève dans la foule, on parle d'exterminer les mécréants, on cherche des armes, et le gendarme est bien heureux d'échapper par la vitesse de ses chevaux à la furie de ces orthodoxes. Si l'on a voulu *enguirlander* l'Europe, pour nous servir de l'expression de M. de Custine, le besoin des réformes était si grand, la foi dans le souverain que occupe aujourd'hui le trône russe si immense, que nous nous refusons de croire que de toutes les promesses il n'en sortira que de la fumée, que toutes les innovations ne sont que des morts-nés. On trompe S. M., on lui cache la vérité, on défigure les faits et on les présente sous un faux jour; mais

cela ne durera pas toujours et la vérité finira par se frayer une route jusqu'à lui.

Le dégoût s'empare de tous les gens de bons sens qui parcourent *l'Abeille du Nord* et ses confrères. C'est le langage d'antichambre bien audessous de la *Gazette de la Croix*. Nous avons annoncé, au mois de Janvier, la mise du *Courrier d'Odessa* en état de siége, sur le rapport du sage maréchal de noblesse de Kherson, et la résolution de M. Kovalevski a été motivée par la trop grande énergie que mettait ce journal à s'élever contre les abus.

Prodigue pour lui-même, l'empereur Nicolas était avare qour les autres. Son fils est économe pour lui comme pour les autres. Il est des choses cependant qui ne coûtent rien aux souverains et qui font le bonheur de leurs sujets: la liberté de penser n'est dangereuse que pour les mauvais souverains.

On nous écrit que l'empereur Alexandre II n'est pas un souverain militaire, mais qu'il régit en *pomesthik*, ou en propriétaire qui à cœur d'améliorer sa propriété; mais que le général A. Adlerberg est le vrai fils de son père, jouant, ne sachant ce qu'il

doit; mais un bon cœur au fond et meilleur que son frère.

On nous assure que l'atmosqhère de St. Petersbourg est si officielle qu'on ne saurait y séjourner quelpues mois sans en être affecté, et que pour avoir des idées saines il faut être indépendant. Nous dirons donc :

— Frappe, mais écoute.

Nous avions envoyé au *Journal de St. Pétersbourg* une simple annonce sur le *Bien-Intentionné*. On nous l'a refusée. L'intolérance qui n'est pas du calcul est plus qu'une cruanté, c'est de la saleté.

Nouvelles.

A peine avons-nous fait paraître *la Russie depuis Alexandre le Bienintentionné,* qu'il nous est venu de toutes parts une telle masse de renseignements, que nous avons dû reprendre la plume de nouveau.

— A quoi cela sert, nous dit l'un, que vous disiez du bien de l'empereur, lorsqu'il vous arrive d'en dire du mal? Le premier est de suite oublié et le sound reste, suivant le proverbe russe: „la bonne réputation gît et la mavraise court."

Nous augurons mieux de la nature humaine et surtout de celle des gens supérieurs. Louer sans restriction et sans condition est le métier des courtisans, et non pas des publicistes qui se respectent.

— Qu'est-ce la presse, nous dit un autre, si ce n'est des cancans? Encore si on ne les cherchait

que dans les salons, mais on en ramasse dans la cuisine. Ainsi, je n'ai jamais entendu parler de l'histoire du prince Youssoupoff avec son cuisinier, et voici la version qui courait à Paris sur les causes de sa retraite. Il avait un secrétaire qui écrivait pour lui les lettres et les cachetait d'un cachet à lui. Les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche reçurent des invitations au bal, sous cette forme, et vinrent le lendemain s'en plaindre au général Kisseleff, qui fit des reprimandes au prince. Le prince achetait des croix et acheta pour 20,000 francs le grand cordon du Christ. Le ministre du Portugal exprima son étonnement et il fut constaté que le prince a été la dupe de quelques chevaliers d'industrie. Son nom parut dans la *Gazette des Tribunaux* et il fut obligé de demander son déplacement.

— Mlle Magnitzky, nous écrit-on de la Russie, continue sa carrière militante et galante sans avoir encore succombé. Le viol a eu lieu sur une autre demoiselle, et Mr Tchevkine n'a dû quitter le service que pour dettes.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que

le comte Zakrevsky soit enfin parti et que le comte Serge Strogonoff soit nommé à sa place gouverneur-général de Moscou. L'ancien curateur de l'université de cette ville y est si aimé et si estimé, que c'est à peine si les cloches ne tintent pas d'elles-mêmes de joie et d'allégresse.

Les appointements des officiers viennent d'être enfin augmentés, de 60 roubles par an, pour le grade de capitaine, et ainsi de suite.

L'Impératrice-Mère ayant demandé la bagatelle de treize millions de roubles pour faire un voyage à l'étranger, l'Empereur l'invita à présenter une pétitition au Conseil de l'Empire, qui répondit que les finances de l'Etat ne permettaient pas de telles dépenses, mais qu'elle avait assez de diamants et de propriétés personnelles pour payer ses voyages. Il est étonnant qu'avec 600,000 roubles par an, elle ne puisse suffire à ses dépenses. La grande Duchesse Marie fait bien face aux siennes avec 40,000 par an. La fortune du Duc de Leuchtenberg étant gérée par les tuteurs de ses enfants, elle est obligée de regarder à deux fois au prix qu'elle met à ses chevaux.

Les Slavophiles ont déclaré dans leur organe : *La Causerie Russe,* que si leurs adversaires voulaient dire un seul bien qu'ait fait Pierre I, ils s'engageraient dans une discussion approfondie. Il a bâti Pétersbourg, il a conquis les provinces de la Baltique, il a ouvert la navigation, il a crée une flotte, une armée, et l'on demande a qu'il a fait ! Il a mis fin à la réclusion des femmes, il a ouvert les maisons russes à la vie sociale, et l'on demande ce qu'il a fait ! Allez au Caucase, et vous verrez que tout ce qu'il a indiqué est marqué au sceau du génie, tandis que ce qu'ont fait ses successeurs a été l'œuvre de pygmées. Mais il a tué son fils et par là amené sur le trône de la Russie une branche allemande. Mais Alexis a laissé un fils, Pierre II, qui n'a pas fait de miracles. Pierre le grand avait usé sa souche.

Weden, un autre Dargo de Schamyl, vient de tomber ; mais ni lui ni ses canons ne sont passés au pouvoir des Russes, et le général Yevdokimoff a été fait comte, mais non pas comte de Weden. Les ministres des finances et de l'instruction publique ont été faits conseillers intimes actuels.

Cependant, on ne sait pas en Russie pourquoi le change sur l'étranger est si bas et pourquoi l'or russe continue à passer la frontière. Ne fait-on pas des chemins de fer même jusqu'en Sibérie? N'a-t-on pas permis aux compagnies étrangères d'introduire les machines et les rais de l'étranger, libres de droit? Les intérêts de la dette se payent en or. La navigation a aussi pris un développement inusité. Les chantiers de France, d'Angleterre et des États-Unis n'ont cessé de travailler pour la flotte russe et de se faire payer au comptant. Les quelques denrées que la Russie a exportées n'ont pu balancer toutes ces dépenses. Pendant la guerre, on n'introduisait ni machines, ni rais de fer, il a fallu en faire chez soi. On en a d'abord fait de mauvais et de chers, puis on en a fabriqué de meilleurs et à meilleur compte; mais la paix a rouvert la concurrence et tué cette industrie si intéressante.

On nous mande enfin que si le prince Worontzoff a peuplé ses terres avec des serfs fugutifs, d'autres l'on fait aussi, en vertu d'une loi qui l'autorisait, afin de peupler la Nouvelle Russie. Nous le voulons bien; mais nous demandous ce que devient le principe de

la propriété, ne fut-ce que la plus injuste, celle de l'homme sur l'homme, avec des dispositions de ce genre? Ordonner d'on côté la recherche et la restitution des fugitifs et de l'autre autoriser leur établissement, n'est-ce pas battre de l'aile et tomber dans une étrange contradiction?

Réformes.

La police secrète et la censure continuant à exister, on se demande où sont donc ces réformes dont on parle tant? Les rues de St. Pétersbourg étaient plus propres sous l'ancien règne qu'elles ne sont aujourd'hui, et les vols sont si fréquents, qu'à Orel, on a volé la pelisse du gouverneur et lui a donné deux coups de poings.

Alexandre I, en montant sur le trône, a fait reprendre aux régiments les noms qu'ils avaient porté avant le règne de Paul. Alexandre II en a fait autant [1]).

[1]) Ainsi les hussards du Comte Pahlen ont repris leur ancien nom de Soumski, sous lequel ils ont servi plus d'un siècle, car c'est le régiment le plus ancien de cette arme.

Alexandre I a donné à la cavalerie des liserés, Nicolas les a abolis, Alexandre II les a rétablis et a aboli les bottes fortes.

„La Russie *régénérée* a mis des coulottes bordées," a dit un poète sous l'ancien règne. Il faudrait prendre garde que le vers ne s'appliquât aux réformes actuelles.

On a donné la cocarde aux employés russes et on leur a preserit l'usage du bonnet Ces Messieux eux-mêmes disent que c'est afin de les préserver des coups de poing à la figure. Le concierge de l'ambassade russe à Berlin porte la cocarde russe, mais les cochers de fiacres y portent la cocarde prussienne.

On avait d'abord exigé que les émigrés polonais exprimassent des regrets pour obtenir des amnisties. Comme il n'en avait pas un seul qui n'eût des regrets de la conquête de leur pays, il en est rentré beaucoup, et ceux d'entr'eux qui sont rentrés même sans passeports n'ont pas été inquiétés: on leur a bien fait des demandes, mais on les a laissés tranquilles. La

citadelle de St. Pétersbourg est aussi vide que celle de Varsovie. On eût dit un temple de Janus politi que fermé. La manie d'assimiler les hommes politiques aux criminels ordinaires est t. à. f. intenables. Si aulieu de Nicolas, il avait régné un autre Alexandre, on n'aurait, sans doute, eu sujet de sévir contre personne; donc la faute en est aux choses, et le patriotisme ne cessera jamais d'être une vertu qui n'a que faire de pardons.

Les trente années de règne de Nicolas ont fait retrograder la Russie de cent ans et l'on a bien raison de placer son monument à cent pas de celui de Pierre le Grand. Son fils a assez affaire que de réparer le mal qu'il a causé. On nous dit que Nicolas est mort désabusé et convaincu qu'il avait lutté envain contre l'esprit de siècle. Cependant ses mots à l'Impératrice: „Ecris à Fritz de rester fidèle à la Russie" ne le prouvent guère, et s'il a recommandé à son fils d'émanciper les serfs, il y a loin de là à une constitution.

On nous dit encore que les louanges que nous adressons à l'empereur actuel ne lui feront pas de

bien. C'est vraiment être difficile. Qu'il fasse plus et on le louera davantage. La question de l'émancipation nous a bien l'air d'une montagne qui accouchera d'une souris. Quand on ne sait que faire, on fait un comité et un comité placé sous les ordres du général Rostovtzoff n'enfentera rien de miraculeux. Il est même des gens qui disent que le tzar voudrait reculer, mais qu'il n'ose et que c'est trop tard. De compromis en compromis, de demi-mesure en demi-mesure, nous ne ferons rien d'entier, à moins *d'une chance très heureuse.*

On ne se défaira donc jamais de la manie de placer des généraux à la tête des administrations civiles qui demandent les plus grandes connaissances téchniques? En ce cas, je propose de fonder une école de droit et des sciences d'Etat, à l'usage des généraux russes dits *de paix.* Mieux vaut tard que jamais et l'ignorance des éléments de droit leur fait commettre des erreurs déplorables.

Le Comte Pahlen, gouverneur-général de Riga, assistant à la lecture d'une traduction de Henri VIII de Schakspeare, s'écria: „Je ne savais pas que ce

Cromwell était un homme si moral." Or le Protecteur de la République était beaucoup plus moral que le ministre d'Henri VIII.

Les diplomates russes.

Le nom primitif de Ribeaupierre était Pierre Ribeau, coiffeur à la cour de Catherine. Il eut une intrigue avec la fille du feldmaréchal Bibikoff et le prince Potemkine les força de se marier.

Quant son fils fut envoyé en ambassade, à Londres, le Roi George IV lui demanda comment il se faisait qu'il avait un nom français? — Mon grand père, répondit-il, s'est établi en Russie. — Et de quelle religion êtes-vous? — Je suis Grec. — Le lendemain le Roi, le voyant à la cour, lui fit la même question. — J'ai eu l'honneur, fit M. de Ribeaupierre, de dire à Votre Majesté que j'étais Grec. — La fois suivante, même question. — Je n'ai pas changé de religion depuis hier, répliqua l'envoyé russe avec humeur. Une dernière fois le roi, qui ne variait guère ses conversations, avait recommencé la même

demande, mais à peine avait-il dit: — De quelle..., que se rappelant le camouflé qu'il avait reçu, il tourna le dos à Mr de Ribeaupierre.

A la paix de Paris, l'ancien ambassadeur s'écria: — Et pourquoi donc mon grand père a-t-il versé son sang pour Ismaïl? — Ce n'est pas de son aïeul paternel qu'il voulait parler.

— Mr. d'Oubril, un autre nom français, — c'est son gendre qui a raconté cette anecdote, — était envoyé en mission à Madrid. En route, il tomba entre les mains de brigands espagnols. Il les supplia de le relâcher, à genoux, mais ses prières n'y firent rien. On le fit coucher *face à terre* et lui enjoignit de ne pas bouger. Mais il était si inquiet du sort de ses dépêches, qu'il ne put s'empêcher de retourner la tête, et aussitôt on lui fit appliquer cinquante coups de bâton.

Le landgraf Budberg a été député avec Patkul à Stockholm, mais lorsque le dernier vint avec des troupes saxonnes assiéger Riga, Budberg combattit contre son compagnon d'infortune!

Paul I avait un Boudberg pour pion d'Alexandre, qui le fit ministre des affaires étrangères après Czartoryski,

mais comme il ne pouvait distinguer la Hollande du Danemark [1]), force fut de le congédier.

Le Baron Budberg, aide-de-champ de Diebitch rentra dans la propriété de son père, légalement achetée par un Paskiéwitch, en récompense de la prix de Varna qu'il eut à annoncer à l'empereur [2]).

Le ministre de Russie à Berlin, dont nous avons eu l'occasion de parler [3]), a fait de l'opposition au général Bonnin, ministre de la justice, qui aujourd'hui est ministre de la guerre en Prusse. Il s'était lié avec le parti clérical et n'est pas tombé avec Manteuffel. Il a exigé qu'on défendît *Une âme*, pièce de théâtre par Wolfsohn, et le prince Labanoff a contre-carré cette défense. Il a présenté au Comte Orloff de mettre le baron Simoline sous la surveillance de la police, parce qu'il ne partageait pas ses opinions sur le Schleswig-Holstein, et le baron courlandais, chambellan du roi de Prusse, a obtenu pour son neveu la croix de Jérusalem. Budberg et Kisseleff le jeune

[1]) Voy. les *Mémoires de Tchitetagoff.*
[2]) Voy. *La Russie sour Nicolaus I.*
[3]) Voy. *La Russie depuis Alexandre II.*

sont les deux diplomates russes qui ont reçu le plus de démentis.

Mr. Fonton n'est pas d'origine française, pour ne pas être un des hommes les plus polis et les plus habiles. En Serbie, pendant la guerre d'Orient, il a fait preuve même d'un talent oratoire peu ordinaire. En tirant un ducat de sa poche il disait à ses auditeurs; „*Res parvae concordiâ crescunt.* Cette devise doit s'appliquer à vous. La Russie a été jadis aussi petite que la Serbie, elle a crû par la concorde; unissez-vous donc et vous grandirez. Sachez que la Russie n'a aucun intérêt à voir la Serbie petite. Il y a au monde assez de place pour que votre pays devienne aussi grand que la Russie." Aussi quand il démanda que le prince se prononcât sur le protectorat russe, le peuple fut si unanime, qu'on lui témoigna le désir de voir le protectorat durer toujours.

Mr Fonton eut seul le courage de dire à l'empereur Nicolas que les Serbes le vénéraient, mais n'aimaient pas le gouvernement russe et ne voulaient pas s'unir à la Russie. — Personne ne le demande, répondit le tzar. — C'est qu'il y a des gens qui le veulent.

Héraldie.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III demanda à un dîner à un baron Courlandais si l'écusson des armes de l'empire russe était celui de la famille Romanoff, et sa surprise fut grande d'apprendre que c'étaient les armes de la ville de Moscou. Les armes de la famille Romanoff sont simplement un arbre; mais, dans l'origine, le St. George n'était autre que le tzar lui-même à cheval et avec une pique, et les couleurs, aulieu d'être orange, noir et blanc, qui sont les couleurs de Holstein Gottorp, étaient blanc et noir, sans qu'elles eussent rien de commun avec les couleurs prussiennes qui sont les mêmes. Si nous en référons au drapeau de Pojarski, les couleurs nationales

étaient rouge et or, tandis que les couleurs slaves sont rouge et blanc.

Le prince Dolgorouky, dans sa *Notice sur les familles nobles de la Russie,* a fait beaucoup d'ommissions; mais il a surtout fait tort à la famille Náryshkine, car les Yariguine n'ont rien de commun avec eux. [1])

Si la prétention des Narychkine de provenir des princes d'Eger n'est pas justifiable, la prétention des Orloff d'être venus de Prusse et de s'y être appelés *Adler* est tout aussi peu fondée. Le Strélitz qui mettait sa tête sur le gibet était un vieux-croyant, comme son père.

Les étrangers sont sujets à confondre les Bariatinsky avec les Baratynsky. Les premiers descendent de Rurik et dérivent leur nom d'une ville dans le gouvernement de Kalouga. Les seconds sont d'origine polonaise, et comme leur nom s'écrit en polonais Boratynski, il y aurait trois lettres de différence entre les deux noms. L'un des Boratynski

[1]) *Yarigua* en russe veut dire mauvais sujet.

a été forcé d'abandonner sa femme, la princesse Radzywill.

Les nobles russes ne peuvent posséder des terres dans les provinces de la Baltique et n'y comptent pas comme nobles, à moins qu'ils n'aient été *immatriculés*, ce qui n'est arrivé qu'à fort peu d'entr'eux. Mais les armes des Golovine dans la *Ritterhalle* de Reval ne proviennent pas des général gouverneur de Riga, mais datent de 1721. Le grand-Duc Nicolas Nicolaiéwitch vient de recovoir de l'empereur des armes particulières: trois têtes de lions coupées. C'est sans doute en commémoration de la bataille d'Inkermann.

Il paraîtrait qu'il fallait jadis être comte du Saint-Empire avant de devenir comte russe, et l'Impératrice Catherine II tenait beaucoup à cette règle; mais depuis Nicolas le titre de comte se donne entre le St. Wladimir de première classe et le St. André, et il y a eu plusieurs personnages qui out refusé ce titre.

Le président du conseil de l'Empire a été fait comte pour le 14 décembre 1825, et prince au

couronement de l'empereur actuel, car il est le fils illégitime du comte Grégoire Orloff avec une princesse de Mecklenbourg.

Quand un haut fonctionnaise de la Héraldie russe et un numismate connu se présenta à Vienne à Mr. de Budberg, avec une lettre de recommandation du Comte Adlerberg, le ministre de Russie lui dit que la Russie était un empire trop puissant pour s'occuper de telles niaiseries; et le Baron Brounoff disait à table, devant le beau-frère de Boudberg: „Et c'est là une ministre!"

Nous sommes parfaitement de l'avis de M. Budberg; seulement, avec de telles opinions, il devait être à notre place et non pas à la sienne. Cependant un député prussien, à un argument de cette sorte, répondit: „Venez échanger une balle avec moi, la noblesse est une récompense de courage et je doute du vôtre."

M. Dumas, qui a voyagé en compagnie du Comte Koucheleff-Besborodko, Charik et Tchérépakha, a raconté sur l'histoire de cette famille un fait important pour l'histoire de Russie. Catherine II n'est pas morte sans déshériter Paul I et sans lui préferer

Alexandre; mais sa lettre passa entre les mains de Koucheleff, qui en fit présent à Paul I, pour son avancement et le malheur de son pays. Cette lettre devrait passer dans ses armes comme le pistolet de Kasarsky qui a fait sauter une frégate et le hausse, col d'un officier des gardes, brisé à coups de crosse, à l'assaut de Varsovie, figurent dans les armes de ces deux familles.

La Cour et le cabinet.

On s'accorde à dire que l'Impératrice est une personne de beaucoup d'esprit, d'infiniment de cœur, de manières douces et simples qu'elle s'applique à transporter de la cour modeste de Darmstadt, où elle est née, à la cour somptieusement orientale où elle règne. C'était un mariage d'inclination et qui depuis a été béni par une famille nombreuse. Alexandre, qui a toujours mis du cœur dans tout ce qu'il fait, ayant distingué cette princesse délaissée à la cour la plus pauvre de l'Allemagne, lui jeta au cou, en jouant avec elle, au jardin, une chaîne de brillants et lui demanda si elle voulait de lui? Mayence est catholique mais Darmstadt, mais le reste du duché

est protestant. La Princesse Marie avait une Anglaise Mrs Taylor pour institutrice et le général lieutenant Garnsee lui était surtout cher. Mes notes mentionnent le friseur de la cour, sans dire s'il a passé à la cour de St. Petersburg. Quatre fils: Nicolas, Alexandre, Vladimir, et Serge sont le fruit de cette union si heureuse. On avait espéré que le Grand-Duc Hériter serait envoyé à l'Université de Moscou, mais on l'élève comme un cadet.

La famille de l'empereur passe ordinairement la belle saison à Hapsal, où il y a des bains de boue très salutaires et où l'air est excessivement sec. Le prince Voldemar y est très aimé de tous les habitants. Un jour qu'il entrait dans une boutique de joujoux, il en vit un qui le tenta beaucoup. — Achetez donc, lui dit son gouverneur; mais le prince tirant sa bourse, fit voir qu'il ne lui restait que trois roubles et le marchand lui en demandait huit. — Je vous avancerai le reste, répondit le gouverneur. — Merci, et puis on me déduira cela de mon mois prochain, je n'en veux pas, j'aime mieux me passer du petit vaisseau.

Le lendemain le marchand lui en envoyait un plus beau en présent.

La princesse de Wurtemberg, Olga Nikolaïewna n'a pas d'enfants, mais sa sœur Marie en a de ses deux maris.

Le grand Duc Constantin fait le libéral, mais n'inspire de confrance à personne.

Le grand duc Michel a épousé une princesse de Bade qui ne ressemble pas à ses sœurs et qui a un type oriental d'une grande beauté.

On s'accorde à dire que la ministre des affaires étrangères est *quasi* le président du cabinet, qu'on le consulte sur toutes choses, excepté les questions militaires, et qu'il n'est pas bien avec son adjoint, M. de Tolstoy.

Le Comte Soukhosanet, ministre de la guerre, tient bon, malgré son âge et sa vue affaiblie et ne veut pas céder sa place à son adjoint, le prince Victor Wassiltchikoff qui a fait une si belle carrière et qui s'est fort distingué comme chef de l'état-major à Sébastopol.

On dit qu'on est très content du ministre des

finances, Kniagéwitch et que le ministre de l'instruction publique manque d'énergie et se fait faire la loi par le Prince Dolgorouky, ministre de la police qui lui-même se laisse diriger par le général Timacheff.

Le ministre de l'intérieur Lanskoï est soutenu par l'Impériatrice; mais le général Tchewkine est fort blâmé à la tête des voies et communications qui, au fond, ne demandent pas un département particulier, pas plus que les paysans de la couronne. Le Comte Panine ministre de la justice a fait du tort même à sa femme, grâce à son intendant, et le chef de sa chancelerie Toplinsky est une âme damnée.

Le ministre des domaines étant en même temps celui des apanages reçoit plus d'appointements en cette dernière qualité et fait ses rapports au ministre de la cour.

On n'a pas tort de dire qu'on connait mieux la Russie à l'étranger qu'en Russie. Ainsi Sir Robert Peel, en décrivant son voyage en Russie, au couronnement, dans un discours après dîner, a fait du tort à beaucoup de monde, au gouverneur de Nijni qu'il a appelé *brique* et qui est un homme si libéral que

sa province s'est prononcée la première pour l'émancipation des serfs, et sourtout au maître de police de cette ville qui lui a fait traverser l'Oka au péril de sa vie. Mais aulieu d'appeler ainsi la lumière sur toute chose, le gouvernement russe craint de se créer des difficultés en donnant la liberté à la presse, et il ne voit pas qu'en entassant les abus, il prépare une commotion et qu'en fuyant le scandale, il s'expose à un éclat.

Menchikoff.

Kleinmichel n'a pas été le seul favori de Nicolas que l'empereur Alexandre ait congédié. Bibikoff et Menchikoff ont eu le même sort, quoiqu'ils eussent été des hommes t. à. f. différents: l'un a été un bourreau et l'autre un calambouriste.

On a souvent dit à l'étranger que Menchikoff représentait l'ancien parti russe; or nous avons démontré que l'ancien parti s'appellait slavophile, et Menchikoff n'en fait pas partie. C'est un parti purement littéraire qui ne compte aucun homme en place. Le Grand-Duc Constantin a joué au slavisme, le Prince Menchikoff aurait bien fait du panslavisme-russo-absolutiste; mais aucune de ces nuances et

catégories ne répond à l'idée qu'on comprend en Europe sous la dénomination de l'ancien parti russe.

Le Prince Menchikoff a été sans doute l'homme le plus spirituel de l'entourage de Nicolas, à tel point que nous nous étonnons comment le défunt empereur aît pu l'aimer et le préférer, car son esprit était sardonique et son sarcasme n'épargnait que l'empereur lui-même. Ainsi un jour le tzar lui demandant ce qu'il pensait de son cabinet? — L'un, dit-il, est manchon (Bibikoff qui avait perdu un bras dans la campagne de Pologne et était ministre de l'intérieur). L'autre a le bras long (Longomanus, Dolgorouky). Adlerberg pourrait aller, mais sa mine me déplait (Mina est le nom de la maîtresse du ministre de la cour, dont le mari vit encore.)

Le comte Kisseleff, aujourd'hui ambassadeur russe à Paris, jadis ministre des domaines, avait ruiné quelques villages par de fausses mesures administratives. L'empereur Nicolas, voyant que le prince Vorontzoff demandait à se retirer du Caucase et croyant vraiment qu'il n'y avait plus que quelques

aouls à détruire, demanda à Menchikoff qui il faudrait charger de ce soin? — Le comte Kisseleff, répondit le ministre de la marine.

Il avait été général de cavalerie quand on l'a nommé ministre de la marine. — Comment allez-vous faire? lui demanda Tchéadaeff. — Ce ne sont pas des diables qui pétrissent les pots, répondit le prince.

Le Comte Kleinmichel n'était pas épargné. Nous avons raconté l'histoire du diable et des âmes [1]) et comme il a racourci les verstes de St. Petersbourg à Moscou, pour allonger les comptes, on disait que le prince Menchikoff, venant se chauffer auprès du feu où se tenait le comte, le poussa en lui disant: „Tu t'es déjà assez chauffé les mains sur le chemin de fer."

Le prince était-il le *lustig* de Nicolas ou le pamphlétiste oral brêveté avec garantie du gouvernement?

Malheureusement ses dards portèrent plus haut,

[1]) Voy. *La Russie sous Nicolas I.*

et lorsque la Duchesse Leuchtenberg, aujourd'hui Comtesse Strogonoff accoucha d'un fils qu'on nomma George, du nom de ce dernier, Menchikoff dit: — Je comprends qu'on ait donné la croix de St. George au Grand-Duc, il a aumoins sauté au bas de sa calèche au Caucase, mais le duc de Leuchtenberg a obtenu George, sans avoir été dans l'action.

Ce mot ne lui aura pas été oublié.

C'est une erreur de croire qu'à Constantinople, le prince a agi à sa tête et a brusqué les événements, il n'était pas homme à s'écarter des instructions de son maître. M. d'Oseroff cherchait à le calmer, mais c'était précisement lui qui avait dénoncé *le Malade* et dit que c'était le moment de le guérir. Nous tenons cependant de source certaine que le sultan avait accordé toutes les demandes du prince et la cission n'est venue que sur la nature du document à dresser.

L'affaire de Synope a été aussi ordonnée pas l'empereur Nicolas, et comme les hostilités avaient déjà été ouvertes par les Turs à Nikolaïef, il est ridicule

d'appeler cette victoire une violation du droit des gens. Un diplomate russe disait cependant au Prince Paskiéwitch à Bukharest: — Nous sommes entrés dans les Principautés en brigands, il s'agit d'en sortir le moins mal possible.

Nommé commandant des forces de terre et de mer en Crimée, Menchikoff y a fait certainement moins de fautes que le prince Gortchakoff n'en fit après lui. Empêcher le désembarquement des alliés n'était pas chose aisée, leur ligne d'opération était trop formidable, ils étaient maîtres de la mer et auraient écrasé toutes les batteries que les Russes auraient élevées sur la côte. A Odessa, ils ont été bénins et la nationalité des marchands de cette ville l'a mieux protégée que les batteries russes. Ce n'est pas sans peine qu'on a plus tard foudroyé *le Tigre* qui est venu échouer près de la côte, et sur les bords de la Baltique, il était ridicule de voir s'avancer des cavaliers contre les bateaux cannoniers des Anglais. Korniloff a été de l'avis le livrer un combat naval plutôt que de submerger la flotte russe, et la discussion qui s'est élevée

à ce sujet entre les hommes du métier n'est pas terminée encore.

On ne s'était pas attendu à l'arrivée des alliés en Crimée, Menchikoff devine le génie de Todtleben et les fortifications de Sébastopole s'élèvent comme par enchantement. En attendant, il marche avec 30,000 hommes, composant toutes les forces disponibles, contre l'ennemi et essaie de l'arrêter à Alma.

Le colonel qui a levé les plans, Polonais d'origine, est en Sibérie, pour avoir représenté la gauche des Russes comme intournable et le marais qui l'entourait comme infranchissable. Il est certain que la bataille d'Alma a assez imposé à l'ennemi pour le détourner d'un coup de main sur Sébastopol, qui aurait reussi, et si les dépêches de Menchikoff qui sont tombées entre les mains de St. Arnauld disaient qu'il avait eu l'intention de se maintenir pendant des semaines dans ce camp retranché, on nous assure que le prince a fait tomber sa calèche exprès entre les mains des Français, pour leur faire lire juste les papiers qu'il voulait. On a loué la marche de Can-

robert dans la forêt, en tournant Sébastopol; mais Menchikoff l'avait faite avant lui et ce fut un trait de génie que de ne pas se jeter dans Sébastopol, mais de tourner le dos à Simphéropol, tandis que les alliés auraient dû marcher sur la ligne de communication des Russes, aulieu de se retrancher devant Sébastopol.

Le plan de bataille d'Inkermann a été bien fait, les Russes se sont battus comme des lions, selon le témoignage des ennemis eux-mêmes, mais Dannenberg a mis ses aides-de-camp en jugement, Liprandi a été mis en retraite pour ne pas avoir attaqué.

Le Prince Menchikoff avait été gouverneur-général de Finlande pendant que le Grand-Duc Héritier était chancelier de l'Université d'Helsingfors; de là des frottements regrettables, et où le plus beau rôle a toujours été joué par Alexandre. Néanmoins, à son avénement au trône, il donna la démission à Menchikoff, selon ses vœux et ceux de l'empereur Nicolas, et lorsque plus tard, la paix était sur le point de se conclure, Menchikoff essaya d'en détourner le tzar qui lui répondit qu'il avait fallu se montrer implacable à Alma et à Inkermann. Démis de toutes ses

fonctions, Menchikoff se retira à Moscou. Sa femme était une héritique et lui avait apporté 7000 paysans qui sont tous *raskolniks*, mais le prince lui-même est de la religion dominante et non pas un vieux-croyant.

Après la guerre de la Crimée, l'empereur avait demandé au prince Menchikoff compte de ses actes, mais il répondit qu'il ne les rendrait qu'en présence du ministre de la guerre, et l'étonnement de l'empereur fut grand, lorsque le véteran eût démontré, qu'à toutes ses demandes de telle ou de telle autre division, l'empereur Nicolas lui répondait toujours: „Tiens toi comme tu peux, je ne puis me passer de ces troupes."

Les bals du Comte Panine.

Le Solon russe est plus connu pour ses bals que pour ces décisions judiciaires. Il en donne deux ou trois par hiver, qui sont ce qu'il y a de plus distingué. Il fait lui-même le major-dôme et suveille le buffet comme la cuisine. Il n'invite que des gens titrés. Les conseillers d'Etat, actuels ou intimes, ne sont pas assez bons pour lui, s'ils n'ont des titres. Un titre étranger va avant un grand cordon russe et il faut être au moins baron pour être invité par ce Salomon. Son adjoint et le chef de sa chancellerie sont reduits à un rôle plus que secondaire, malgré leurs crachats et leur grade élevé dans la hierarchie civile russe. — Je donne, leur dit-il, un bal la semaine prochaine que l'empereur, j'espère, honorera

de sà présence. Tenez-vous au ministère eu disponibilité *(v gotovnosti)*. Si S. M. vient, je vous ferai chercher; si non, ce n'est pas la peine de vous déranger. Ces messieurs donc de se mettre en grande tenue et de s'enfermer à la chancellerie, — le bal ayant lieu à l'hôtel du ministre — jusqu'à ce qu'on daigne les appeler. Alors le comte les présente à l'empereur, ils se dressent entre les portes et y restent tout le temps comme de vrais laquais. — Je suis enchanté, leur dit leur chef le lendemain, que vous ayez si bien compris et rempli votre rôle.

Le Prince Obolensky, qui sert au ministère de la marine, présenta au grand Duc Constantin un projet sur l'introduction du jury. S. A. en fut si enchantée qu'il l'envoya au Comte Panine. Ce dernier l'enterra dans ses paperasses et le grand-Duc eut beau envoyer deux fois chez lui pour lui en demander des nouvelles, le ministre lui répondit qu'il l'étudiait. Que n'a-t-il donc fait ses études avant cela on que ne va-t-il s'asseoir sur les bancs de l'école du droit?

Enfin un matin le garde des sots paraît chez

S. A., qui croit qu'il va enfin accoucher d'une opinion, après une étude si longue et si approfondie. — Je donne, dit Panine, un bal la semaine prochaine que S. M. m'a promis d'honorer de sa présence. Je viens donc prier V. A. I., ainsi que Madame la grande Duchesse, de me rendre heureux en y venant aussi.

Le grand-Duc lui parle du projet, et le comte répond qu'il aura le bonheur d'en entretenir l'empereur.

Le chef de la marine est trop franc pour ne pas répondre à ce Lycurgue que jamais son pied ne sera chez lui. De là brouille entre les deux ministres et p. ê. même brouille entre les deux frères.

Puisque le comte ne sait que donner des bals, qu'on inscrive donc sur son ministère: „Ici on danse" et qu'on nous débarasse de cette peste!

Les Révolutionnaires au pouvoir.

Les ennemis de l'ordre, les vrais démagogues, ceux qui minent et sapent la monarchie, ce sont les gens au pouvoir. Du temps de Pierre I, les conservateurs étaient ceux qui adhéraient à l'ancien ordre des choses et les révolutionnaires ceux qui, par tempérament, adoptaient les réformes du souverain [1]. Mais aujourd'hui les rebelles sont ceux qui s'opposent aux réformes d'Alexandre I. C'est le prince Orloff qui ne veut pas de l'émancipation, c'est le comte Panine qui ne veut pas du jury. Les assassins de Paul I étaient tous couverts de crachats et de titres. C'étaient Pahlen, Bennigsen, Zouboff, et les ambassa-

[1]) Le Comte Golovine fut le premier Russe qui se rasa la barbe.

deurs d'Alexandre I eux-mêmes osaient dire: „L'empereur veut une chose et les Russes en veulent une autre“ [1]). N'est-ce pas un principe révolutionnaire que celui qui place des généraux à la tête des administrations où ils ne voyent goutte? Les mots du métropolitain de Moscou: „L'empereur, dans sa justice, a puni les coupables et a pardonné les innocents“, n'a pas été un *lapsus linguae,* mais l'expression des faits malheureusement trop fréquents. Ainsi en faisant une perquisition chez un homme de lettres dénoncé par sa propre femme, on trouva une lettre d'un autre écrivain, très ancienne, discutant simplement la question du slavophilisme. On le rappela de l'étranger et le laissa longtemps dans l'incertitude de son sort; puis, sur l'intervention de personnages influents, le Comte Orloff lui fit part de la grâce de l'Empereur, et lorsque le littérateur protesta de son innocence, le Comte lui répondit: — „On ne pouvait faire autrement que de vous pardonner, brisons là-dessus.“

Quand on écrit à la Reine Victoria, à l'empereur

[1]) V. *l'Histoire d'Alexandre I* par Ivan Golovine.

Napoléon, à un ministre français ou anglais, on est sûr de recevoir une réponse en peu de temps; mais si l'on écrit à l'empereur de Russie, qui sait si la lettre lui parvient, et si l'on s'adresse à un ministre, il croit audessous de sa dignité de répondre. Cependant plus on est haut placé, moins on est exempt des lois de la politesse en usage parmi les gens bien élevés. Ainsi nous avions écrit au Prince Gortchakoff pour provoquer une expédition de découvertes en Afrique et une autre fois pour appeler son attention sur l'Amérique centrale, où il y a des consuls anglais et prussiens, mais non pas russes, et où, non loin de la Californie, où les Russes ont vendu pour 35,000 piastres des terres aurifères, à la portée de l'Amérique russe, on pourrait acquérir un port à bon marché dans le Honduras, dont le président fait chercher une chaise chez ses voisins, quand il lui vient une visite, n'en ayant lui-même qu'une seule. Croit-on qu'on m'ait remercié de ces suggestions? On n'a pas seulement accusé réception de mes lettres!

M. de Budberg se plaignant à Baron Brunow de ce qu'on ne lui répondait pas, ce dernier dit qu'on

ne lisait rien à St. Pétersbourg, au ministère des affaires étrangères, et qu'il serait, par conséquent, difficile de répondre.

Violer le secrets des lettres, est-ce aimer l'ordre, respecter la propriété ou violenter l'un et l'autre?

En vérité, je le dis, il n'y a pas de gouvernement russe, il n'y a que l'anarchie.

Il y a tel ou tel autre fonctionnaire russe, dont la conduite est si scandaleuse, qu'aucune puissance ne l'aurait souffert, excepté le gouvernement russe. Tuez un homme en plein jour et dans la rue et vous vous en racheterez, mais osez dénoncer ce même crime et l'on vous poursuivra à outrance. Essayez de ne pas être vénal, au service public, et vos propres camarades vous poursuivront comme un *innovateur*, un *franc-maçon*, un *idéologue!*

L'empereur Nicolas discréditait son pouvoir par une foule de mesures. On a eu beau vendre des médailles à sa mort, un homme de son école s'appelle aujourd'hui, en Russie, *de l'Université de Nicolas*. Quand on ne veut pas rendre compte de l'emploi des fonds, quand on ne veut pas consulter le

peuple sur les guerres, où l'on lui fait répandre le sang plus pur de son, alors on provoque la révolution et l'on en assume toute la responsabilité. Le gouvernement russe, dit-on, est plus libéral que le peuple, mais il ne souffre aucun contrôle et défend les choses les plus innocentes, ce qui fait que ses sujets n'osent pas, même à l'étanger, lire des choses défendues

On a vu des rois épouser des bergères. Mais le nom de Berger en France, de Shephardt en Angleterre, de Schäffer en Allemagne ne sont pas aristocratiques et le nom de Baranoff ne veut pas dire berger, mais simplement mouton. Il y avait un pauvre Esthonien qui s'appelait Schaf et dont sont provenus les Baranoff. Quant aux Adlerberg, ils doivent leur illustration à une nourrice de l'empereur Nicolas. Mais aujourd'hui l'empire entier leur appartient. Il n'y a de place que pour les parents ou les créatures des Adlerbergs. Quant à nos meilleurs noms, ils se cachent dans les provinces et ne vont pas à une cour, où les demoiselles d'honneur perdent si facilement leur honneur.

L'empereur Nicolas, par la protection des mascarades et des courtisanes, a propagé la corruption, et aujourd'hui les femmes galantes roulent les plus belles voitures à St. Pétersbourg. Il a aussi crée l'apathie du caractère russe. Personne ne veut être martyr et presque tout le monde est blasé. Le despotisme et les frimas produisent le spleen russe.

Le général Doubelt disait, qu'il ne faut pas laisser croire que les élections de la noblesse soient quelque chose. Aussi tout plan généreux, toute souscription noble, provenant de cette source, sont systématiquement écartés par le ministre de l'intérieur. On nous dit que dans une dizaine d'années, le patriotisme se réveillera et produira de grandes choses, mais en attendant le mot de „noblesse oblige" n'a pas de sens en Russie. Le gouverneur-général de St. Pétersbourg Ignatieff dit à qui veut l'entendre qu'il aimait mieux l'ancien système que le système actuel. Pourquoi sert-il alors? Qu'on érige donc un hôtel d'invalides politiques et qu'on y envoie les partisans de Nicolas!

Les Provinces de la Baltique.

Le chapitre de *la Russie depuis le Bien-Intentionné* qui a excité le plus de rumeurs parmi les Allemands-Russes a nécessairement été celui qui porte ce titre. — Vous faites fi de Brunow, nous écrit-on, et au congrès de Paris, il dépassait les autres d'une coudée. Le Baron Brunow dépassant le Comte Cavour et Lord Clarendon, c'est à ne pas y croire! La vérité, une fois provoquée, ne cesse jamais de percer, même dans les arguments de ceux qui voudraient la renverser. Ainsi un noble esthonien nous dit: — Soit, nous considérons la Russie comme une vache bonne à traire, mais le mot est-il nouveau et n'a-t-il pas été permis à un Français célèbre d'en dire autant de la France? Pour ne pas tarir,

les mamelles de la Russie devraieni geler pour les Allemands. Si les Allemands servaient la liberté, ils nous seraient bien-venus ; mais pendant que chez eux les prévarications n'existent pas, ils ne font rien pour les détruire en Russie. La tyrannie d'Ivan IV était une faute arithmétique et dont nous aurions su nous défaire un jour ; mais l'oppression germanique est une progression géométrique qui dépasse la conception du pauvre paysan russe. Quand on lui montre des collets dorés, des St. Wladimirs apostoliques, et des St. André premier — appelés, alors il s'incline devant eux, fait le signede la croix, et se laisse battre Donnez-nous un gouvernement une fois plus mauvais, mais qu'il soit national ; rendez-nous le bâton de Pierre et la massue d'Ivan IV, plutôt que 14 tchinns et 13 décorations. Les Anglais ont beau appeler cela un préjugé slave ; étant Saxons eux-mêmes, ils se trouvent à l'aise sous des princes Brunswicquois et Hanovriens, mais les Russes ont eu assez des Variagues et det Gottorps pour se passer des Livoniens. Le Finneois ne nous opprime pas, mais l'Esthonien nous pèse, et ceux-mêmes qui nous contredisent

avouent que les chefs allemands sont les pires, parce qu'ils attendent tout du service et obéissent aveuglement, afin de conserver leurs emplois. Le Polonais est Gascon, mais comme chef, il n'est ni pédant, ni formaliste, ni tyrannique.

Nous admettons que notre nom soit impopulaire dans les provinces de la Baltique. Le gouverneur-général de Riga, Golovine, savait trop peu des priviléges et des mœurs de ces provinces pour ne pas les heurter. Le prince Souvoroff, élève de Göttingue [1]) fait mieux, il danse vis-à-vis des commis de boutiques et refuse sa fille aux marchands anglais et livoniens. Un noble esthonien nous disait: — Nous serions bien fous de nos plaindre de notre sort, c'est le meilleur de l'univers. Nous ne payons pas un sou d'impôt, nous sommes libres comme le vent. Mais alors pourquoi aller dans la galère du service et pourquoi, aulieu d'aider le peuple russe d'être aussi heureux, l'aider à l'opprimer? Demandez aux soldats, pourquoi ils

[1]) Dans son dernier voyage en Allemagne, il a fait une visite à un des professeurs de Göttingen, pour lui prouver qu'on pouvait avoir été rayé de l'université et devenir quelques chose.

n'aiment pas les chefs allemands, et ils vous diront que c'est pare qu'ils ils les punissent plus que les Russes. Un homme d'Etat au service de la Russie, mais qui n'est ni Russe ni Allemand et qui, par conséquent, doit être impartial dans cette question, nous disait que les provinces de la Baltique n'ont jamais produit que des médiocrités. Barclay de Tolly était d'origine écossaise, Benningsen hanovrien, et si jadis les aventuriers allemands se pressaient au service de la Russie, les Allemands des provinces baltiques les ont supplantés. Nous vénérons Budberg le poëte, mais le mot que nous avons dit de l'envoyé n'est pas de nous, mais de Mr. de Ségur, parlant du dernier ministre de Louis XIV. Seulement comme Budberg est très raide, on a trouvé que le mot de chandelle s'appliquait à lui mieux qu'à un autre.

Faits divers.

M. Stchédrine (Soltykoff) a publié: „Les Esquisses provinciales“ où il dévoile la vie des shismatiques. La religion paraît être un simple prétexte de leur insubordination. Ils ne croient ni en Dieu, ni dans les vieux livres et leurs asyles sont des repaires de brigands. Ansi dernièrement, un officier de gendarmes, en poursuite d'un homme qui avait volé 20,000 roubles, le vit s'échappar dans une église de *raskolniks* et ne put jamais l'en arracher. M. Storogenko, employé dans cette branche, est très actif et il est constaté que les shismatiques dans leurs litanées prient pour l'empereur d'Autriche, aulieu de prier pour le tzar.

Le général en retraite Kandybà, du gouvernement

de Kherson, vient d'être fouetté par ses serfs pour sa crouauté et est mort de chagrin. L'enquête se poursuit. On disait de lui:

Ни ракъ, ни рыба
А дуракъ Кандыба.

L'Empereur n'aime pas qu'on lui écrive des lettres ou qu'on lui présente des suppliques. Dernièrement un jeune homme, au palais, s'est jeté à genoux devant S. M. et lui a remis une petition. Alexandre la rebuté avec humeur en disant:

„J'ai des tribunaux pour cela.“ Mais le tribunal suprême est l'empereur, et la justice est devenue plus vénale en raison du danger qui s'attache aux prévarications.

Pendant la guerre en Crimée, on avait engagé quelques chirurgiens américains. L'un d'eux, s'apercevant des vols qui se comettaient à l'hôpital, en prescrivant l'usage des citrons qui étaient très chers, s'avisa de demander aux malades s'il en avaient reçu, mais ne sachant pas le russe, il disait: Лимонъ мялъ, aulieu de имѣлъ? Le garde-malade s'apercevant de cette faute, donna un citron à palper à chaque ma-

lade, ce qui fit qu'aux interrogations de l'Americain, les soldats répondaient tous affirmativement. Le garde-malade réalisa un bénéfice énorme, les citrons coûtant 10 roubles la dizaine.

Aujourd'hui que le clergé est chargé de l'instruction des enfants des paysans, il serait temps de réformer les écoles ecclésiastiques. Le latin n'a rien à voir avec la religion grecquo-russe, et cependant on fatigue les élèves avec Cornelius Népos. Quant au grec, les professeurs l'ignorent tout au tant que les élèves, et les écoles ecclésiastiques sont tenues dans un état de malpropreté et de vétusté dégoûtant.

Le fer et le charbon.

La Russie ne produit que 12,500,000 poudes de fer, tandis que le petit Etat de la Belgique en produit 14 millions et pourtant la Russie abonde en fer. En Sibérie, il y a la montagne Blagodatnyi qui est toute d'aimant et qui n'est pas exploitée. Le monopole de cette industrie est entre les mains de quatre on cinq propriétaires des mines. M. de Téngoborsky a failli emporter au Conseil de l'empire la libre introduction du fer; mais le comte Strogonoff, aujourd'hui gouverneur-général d'Odessa, a mis tous ses amis en campagne. Le comte Gourieff et l'amiral Mélikhoff s'étaient rangés de l'avis de Téngoborsky, mais le comte Strogonoff donna des dîners et contrecarra le projet de l'économiste russe. Les mineurs gagnent deux roubles

pour un, et pourtant si les gouvernements du centre peuvent tirer du fer de la Sibérie, ceux du midi paient beaucoup trop cher. Le fer Sibérien revient à 5 roubles le poude et celui de la Belgique à 4 roubles, et pour les toitures on trouve encore son intérêt à faire venir le fer par mer, malgré les 75 kopeks par poude que la douane prélève. Le paysan ne peut transporter que 25 poudes sur son charriot et il en transporterait 100 sur des raïs de fer.

Le charbon de terre, cette autre source de la richesse nationale abonde aussi en Russie, mais reste inexploité. D'après les recherches de M. Osersky, aujourd'hui directeur des mines de Nerthinsk, il y a entre le Don et le Donetz 1200 verstes carrées d'antrasyte qui donne deux poudes de charbon de terre pour un poude d'antrasyte. Comme les boulversements du sol russe ont été moins grands que ceux des autres bassins, la profondeur des couches de charbon n'est que de deux à trois mètres, mais sous une couche d'argile, on trouve encore du charbon et il y en aurait assez pour une population triple pendant des milliers d'années. Les propriétaires offrent pour

des misères la faculté d'explorer le charbon, qui à cent verstes de là, se vend cinq fois son prix, mais à part le défaut de communication, les ouvriers aiment mieux travailler sur terre qu'au dessous, d'autant plus qu'ils sont mieux rétribués sur la surface. Le travail manuel domine dans les mines de fer et c'est avec des cheveux qu'on extrait le charbon de terre.

Blanc bonnet, bonnet blanc.

„Le fouet ne brise pas la pierre; les mots sont des poies contre une muraille; la force rompt la paille,“ disent des proverbes russes. Il en est des concessions des rois comme de l'hypocrisie; les unes sont un hommage forcé à la liberté et l'autre l'est à la vertu.

Et cependant les armes cèdent à la toge et la plume brise le fer.

L'histoire aurait beau cacher les faits, que dans les temps où nous vivons, ils perceraient au jour.

L'empereur Nicolas était voluptueux et est mort à la suite des excèes sexuels, et le comte I. Benckendorf a eu les insignes en diamants de l'ordre de St.

André, pour lui avoir fait un compliment sur ses facultés de ce genre.

Jadis, nos tzars épousaient les filles du pays. Il en résultait que certaines familles étaient plus protégées que les autres. Depuis, les familles qui ont donné une mère à Pierre I. et une promise à Pierre II. sont réduites à ne fournir que des concubines impériales.

L'Empereur est si bon qu'il pleure à tout moment.

On a sauvé l'Autriche, aujourd'hui on la mine; on s'est allié à l'Allemagne, maintenant on l'abandonne, on a boudé la France, aujourd'hui on la recherche. Il a fallu des siècles pour montrer quelle alliance était la plus utile.

A l'intérieur, c'est un cavalier qui ne sait pas s'il faut laisser flotter la bride; parfois il donne un coup d'éperon, mais s'effraie aussitôt, et se crampone à la crinière ou à la selle. Le dégel a remplacé le froid hyperborial dans lequel on vivait sous Nicolas et la boue monte jusqu'aux genoux. On ne croit plus à la fidélité d'une femme du monde;

le bon exemple a porté ses fruits. La plus petite annonce doit passer la censure avant d'être imprimée et les sbirres lisent les lettres à la poste, sans qu'on songe à les expédier par une aute voie.

Les battaillons des tirailleurs ont reçu un costurusse avec des bonnets circassiens. On voudrait habiller ainsi toute l'armée, mais on a fait tant de dépenses dans cette voie, qu'on s'est arrêté, parce que la caisse est vide.

Il y avait jadis 80 millions pour garantir le payement des assignats, aujourd'hui il n'y en a pas trente, et pendant la guerre on en a émis pour 170 millions.

M. Timacheff devait améliorer sa place, il se trouve qua c'est sa place qui le gâte.

Le général Schlipenbach s'est suicidé, à la suite d'une perte au jeu au général Adlberg; mais le Dr. Arendt ne l'a pas fait. La jeune génération se laisse prendre aux croix et aux grades tout autant que l'ancienne. Nous disons donc: Тѣхъ же щей, да пожиже.

Le Courage civique.

De tous les monuments élevés aux empereurs romains, qu'est ce qui a survécu? L'arc de Constantin et l'arc de Titus! L'histoire a fait justice des rois méchants. A la place d'Isaac, il faudrait élever un monument à l'amiral Mardvinoff, cet homme droit et fort, qui servit la vérité, au danger de déplaire à ses souverains. Les lâches sont faits pour être esclaves. Ah, vous voulez vous laver sans vous mouiller, vous aimez le comfort plus que le bien public, plus que votre propre gloire! Oh, alors ne vous plaignez de rien et courbez le cou!

Mr. Pogodine, un vieillard de soixante ans, professeur d'histoire à l'Université de Moscou, vient de faire rougir plus d'un homme jeune et fort. Le

comité de la censure a trouvé son article dans *le Voile* „mal-intentionné,“ et le professeur a répondu au ministre de l'instruction publique par une lettre courageuse, qui lui fait le plus grand honneur. Avec quelle éloquence ne s'élève-t-il pas contre le mutisme qu'on voudrait imposer à 70 millions d'êtres humains; avec quelle noble indignation ne renvoit-il pas le blâme à ceux qui le lui ont lancé, en disant que quarante ans de service, des milliers d'élèves qu'il a formés, vingt notes qu'il a présentées à l'ancien empereur témoignent de ses bonnes intentions.

— De grâce, nous font dire des hommes en place, ne nous louez pas; on ne nous donnerait pas le grade suivant, si vous disiez du bien de nous!

On ne vit qu'une fois dans ce monde et peu de temps, mais on laisse après soi une réputation éternelle. Il n'est donc pas indifférent qu'elle soit bonne ou mauvaise.

Quand un pauvre employé vole pour maintenir ses enfants, nous voulons bien nous détourner de ce triste spectacle, mais lorsqu'un favori, comblé de grâces impériales, pour se donner un luxe oriental,

dépouille une pauvre étrangère, se livre à des spéculations véreuses, trompe ses créanciers, nous appelons sur lui les foudres de l'opinion publique.

A son avénément au trône, l'empereur Alexandre II avait voulu que toute lettre de change fût payé trois semaines après son échéance, quelqu'en fût le signataire. Mais on lui représenta, que son entourage immédiat irait alors en prison pour dettes, et il a retiré l'ordre, ce qui fait que le crédit n'existe pas en Russie. [1])

A voir la crainte de se compromettre de tous nos libéraux en herbe, on eût dit que le régime de la terreur n'a pas cessé. Le général Timacheff condamne l'économie politique comme une science qui se mêle des matières du gouvernement. Il préfère la grosse épaulette au coffre fort; mais tout le monde n'a point son pédantisme.

Il n'est guère possible de sévir contre le vice, sans élever contre soi les hommes vicieux; mais les timorés qui ont peur de voir leur nom mentionné

[1]) Le demi-impérial a valu un moment six roubles 25, aulieu de cinq roubles.

dans la presse ont pour principe d'être plus tranquilles que l'herbe, plus bas que l'eau. Ils devraient savoir pourtant que l'eau se dresse et mugit parfois, et se rappeler qu'après les Louis XV viennent les Louis XVI, et les Commodes après les Marc-Aurèles.

Orthodoxie.

A en croire des hommes de toute opinion, c'est l'orthodoxie qui fait tout en Russie; et la défense de Sébastopol, et l'incendie de Moscou et la prise de Varsovie sont ces œuvres. Un général prussien nous disait: „c'est la religion qui est le secret du courage des Russes.“ Heine a dit que les soldats russes se battaient bien, parce qu'ils étaient persuadés que leurs âmes ressuciteraient à l'arrière-garde de l'armée. Artamoff attribue à l'orthodoxie le triomphe des Russes sur les Tatares, comme sur l'invasion des Polonais. L'orthodoxie n'a pas empêché cependant le joug mongole de s'établir et les *chansons des soldats de la Crimée* disent que c'est pour le tzar et la foi qu'on fuyait à Alma. Tcheadaeff, dans un article

célèbre, avait démontré que les destinées de la Russie eussent été différentes et sa marche dans la civilisation moins lente, si elle ne s'était pas séparée de l'Occident, par sa foi. La civilisation et les destinées des Slaves catholiques ne nous font pas envie et nous concédons que notre foi est un lévier puissant entre les mains de l'autocratie, un lévier militaire qui n'existe ni dans l'armée française, ni dans l'armée anglaise, où le point d'honneur et le sentiment du devoir la remplacent. D'autres cependant disent que le secret de la valeur russe est dans le *Kantchuk*, le bâton, et les exemples d'Ostrolenka, où l'on battait les grenadiers pour les forcer de se faire tuer et de Leipzig, où on les mitraillait le confirment; mais le souvenir de la veille de la bataille de la Moscowa, où les Russes prièrent pendant que les Français s'en moquaient, de Savinoff, aumônier du régiment de Kamtchatka, qui releva le courage des soldats déchirés par la mitraille, par ces seuls mots: „Seigneur soutiens tes enfants!“ plaident pour l'opinion contraire. Les gens sans courage et sans honneur préfèrent le bâton des chefs au fer de l'ennemi.

L'auteur du *Developpement des Idées révolutionnaires en Russie* est d'avis que le Bysantisme a perdu le Bas-Empire et il ne croit pas que c'est le christianisme qui l'ait fait survivre à sa sœur, l'empire d'Occident. Il croit qu'une religion caduque adaptée à une nation jeune, comme le peuple russe, ne pouvait que la corrompre ; mais cette religion a rejeuni en Russie et la parole divine y a enfanté la vertu chrétienne. On s'entête en Europe à appeler l'empereur de Russie le pape russe et l'on a inventé une croix qu'il porterait en cette qualité, dans les occasions solennelles ; mais nous déclarons qu'elle n'a jamais existé. Il est le chef de l'eglise, tout comme le Roi de Prusse et la Reine d'Angleterre sont les chefs de leurs églises. Et comment l'église grecque est-elle administrée ailleurs ? Il y a un synode à Athènes, qui est dans les meilleurs termes avec le synode russe ; il y a un patriarque serbe qui bénit les Russes aussi bien que les Serbes ; il y a enfin le patriarque grec à Constantinople, qui est aujourd'hui sous la protection des quatre puissances. Voudrait-on en faire un patriarque russe ? Bien peu y consentiraient.

Si l'orthodoxie russe a des sectes barbares, elle n'a rien produit de semblable au Jésuitisme et nous avons réfuté, dans un journal de Londres, le livre du Pce Gagarine : *La Russie deviendra-t-elle catholique?* Elle n'a même pas besoin de devenir protestante, pour introduire l'usage des livres saints en langue russe. Cette réforme, nous dit-on, produira de nouveaux schismes. Peut-être, mais entre deux maux, il faut choisir le moindre, et la foi sans lumières n'est que de la superstition.

Si nous abhorrons le Jésuitisme romain, nous détestons tout autant le piétisme protestant et nous admettons qu'il y a moins d'hypocrisie dans la religion russe que dans d'autres [1]). Si le serf russe n'était pas aussi religieux, il ne patienterait pas si longtemps.

Elle n'est pas nouvelle l'assertion qui prétend que la guerre d'Orient à été provoquée par les Jésuites.

[1]) Nous pouvons avouer, aujourd'hui qu'il est mort, que nos *Mèmoires d'un prêtre russe* sont celles du père Lavroff qui, pendant plus de vingt ans, a été l'aumônier de l'ambassade russe à Paris.

Mais qu'y ont-ils gagné? La guerre contre l'Autriche, cet appui du néo-catholicisme! Nous aimons mieux croire que l'Helène de la Nouvelle Troie se soit s'appelée Princesse de Vasa.

Le Peuple.

Le peuple russe n'est pas taillable et imposable à merci; il n'a rien, et là où il n'y a rien, dit le proverbe, le roi perd ses droits. C'est le noble qui paie la capitulation du serf. On nous a jadis reproché de ne pas nous occuper assez du peuple russe, mais que voulez-vous dire d'un troupeau, dans un siècle où l'on donne une âme aux machines en leur faisant parcourir l'espace avec le fardeau, tandis qu'en Russie on compte par *âmes* le bétail humain? Tout proscrit que vient d'être ce mot, nous avons eu sous nous yeux une demande faite par un maréchal de noblesse à un noble, à l'étranger, pour savoir „combien d'âmes il avait?"

Depuis que le recrutement a cessé, ou au moins

diminué, le peuple a repris haleine, il bénit Alexandre et nous baisons sa main pour ce seul fait; l'enfant grandit sans crainte d'être moissonné, le rouble a reparu dans les chaumières, le canon se tait et ne dévore plus les hommes par milliers.

Pendant que la noblesse russe a fait des progrès, depuis Pierre I, le peuple est resté ce qu'il était avant lui, et la charrue russe, comme la chaumière russe sont ce qu'elles étaient dès l'origine. L'agriculture n'a pas fait de progrès: excepté la pomme de terre qu'on a forcé le peuple à planter malgré lui, car il la prenait pour le fruit du diable, venant sous terre. Eh bien, ce fait parle-t-il pour ou contre les réformes de Pierre I? On peut médire de la noblesse, mais qui de nous voudrait vivre de la vie des nobles avant Pierre I.? Je lis dans un annalyste polonais qu'étant à Moscou, il n'avait pas vu l'intérieur d'une seule maison russe, attendu qu'elles étaient closes à tout venant; que devant lui se trouvait une maison, où un professeur de latin se glissait déguisé. Il apprit que c'était la maison de Golovine, dont le frère était émigré en

Lithuanie. Aussitôt il cogne à la porte et dit qu'il apporte des nouvelles du proscrit et les portes s'ouvrent devant lui, grâce à ce subterfuge.

Le peuple ne consomme encore aucun produit de l'étranger; aucune jouissance de la vie ne lui est accessible, pas même la chandelle: le paysan s'éclaire avec des morceaux de bois *(loutchina)*, il ne porte pas de bottes, mais des sandales en écorce de bois *(lapti)*, et cela dans un pays où le suif et le cuir viennent en abondance! Dira-t-on que ce sont les réformes de Pierre I. qui l'ont empêché de s'avancer, ou bien est-ce parce pue ces réformes n'ont pas pénétré jusqu'à lui? Le servage existait depuis Boris Godounoff et la commune russe ne le rachète pas, au moins à mes yeux.

Mais le paysan russe n'est pas encore le plus malheureux, le serf lithuanien l'est plus, et je me souviens que Mickiewicz montrait à ses cours, au Collège de France, une lithographie représentant le serf lithuanien, qui excitait la pitié de tout l'auditoire! En Lithuanie comme en Sibérie, des maladies épidémiques ravagent des villages entiers et passent de géné-

ration en génération! Les poues qui paraissent être la propriété du soldat russe, comme du paysan, ne viennent pas seulement des marais de Pinsk. Le linge lavé à l'eau froide les fait venir à la première transpiration, de celui qui le porte, ce qui oblige les officiers de cavalerie à porter des chemises en soie. La pelisse des peaux de moutons est le vêtement ordinaire du paysan russe et rend une odeur si infecte que, dernièrement encore, qu'un paysan de mes amis vint me voir, je fus obligé de le prier d'ôter sa fourrure!

Mais si le livre, pas même le psaumier, n'a pas encore pénetré dans la chaumièra russe, le vin y a trouvé accès, et quel vin grand Dieu, un esprit de vin fait de seigle et coupé d'eau, au grand bénéfice des fermiers. Ah, qu'ils avaient raison les Indiens qui appelaient l'eau-de-vie l'eau de feu, car elle brûlait leur sang et leur cerveau et leur a tué plus de monde que la carabine européénne. Aussi Dieu a-t-il eu pitié du paysan russe, et des obligations de tempérance se sont formées de toute part. Kowno en a donne l'exemple, Tambow l'a suivie et même des

serfs ont prêté serment à l'église de ne plus boire d'eau da vie, et comme l'usage du thé, sur lequel le gouvernement prélève un revenu tout aussi éhonté, ne manquera pas de s'accroître, il n'y perdra rien, au contraire, il y gagnera, car les villages qui ont fait vœu d'abstinence ont payé leurs arrierés, et les contributions rentreront désormais avec plus d'exactitude et de régularité.

Instruction publique.

De nos dames on fait des lorettes, de nos hommes des petits maîtres, de nos officiers des ignorantins, et la loi repousse des écoles les enfants de ceux qui paient l'impôt, l'impôt qui sert à entretenir ces mêmes écoles.

— Amsterdam, nous dit un officier de la garde russe, n'est-ce pas la capitale du Danemarck?

— Non, c'est la capitale de la Hollande.

— Et du Danemarck?

— C'est Copenhague.

Combien de généraux russes savent l'orthographe? Deux, ou trois.

Les ministres et les ambassadeurs ne sont pas plus heureux sur ce point.

Si l'instruction est défectueuse, l'éducation l'est encore plus. La corruption publique et privée vont et viennent, descendent d'en haut et remontent d'en bas; la vertu s'appelle richesse, la misère un vice et le devoir un préjugé.

L'université de Moscou, qui est la meilleure de toutes, a bien déjà formé une trentaine de mille d'hommes instruits. Celle de St. Pétersbourg est moins bonne, et l'école de droit n'est pas non plus aussi heureuse. Fondée par le Prince d'Oldenbourg, elle se compose de sept classes, dont les cinq premières forment le cours du gymnase ou d'école primaire et secondaire et il n'y a que les deux classes supérieures de consacrées au droit.

Il y a deux académies militaires pour les officiers et les nombre de ceux qui visitent l'école militaire de Berlin est si grand qu'il surpasse celui des étudiants prussiens; mais les officiers russes n'y restent que peu de temps.

L'académie des arts fait aussi voyager et l'on donne 30,000 francs pour six ans à chacun des artistes quon envoie à l'étranger. Les noms de Brülow,

Aïwasowsky et Ivanoff prouvent qu'ils se forme des peintres de premier ordre en Russie. On nous écrit à propos d'Ivanoff qu'il est mort d'apoplexie et non de chagrin, ayant pris à la campagne du Comte Kouchieleff-Besborodko un bain froid, ayant chaud, et l'on ajoute que son tableau (St. Jean Baptiste prêchant dans le désert) est trop vert; mais le *Messager russe* a publié un article pour réfuter toutes les attaques contre son caractère et son talent, disant que son tableau n'est pas vendu encore et qu'il n'y a pas de monument sur sa tombe.

Parmi les curateurs des universités russes, celui qui a appelé le plus l'attention publique sur lui, c'est Mr. Pirogoff, chirurgien de premier ordre et qui, à Sebastopol, a développé une activité sans exemple. Nommé depuis curateur du district d'Odessa, il n'a pu s'entendre avec le gouverneur-général Comte Strogonoff et a été passé à Kieff, et en y arrivant, il a dit aux professeurs de médécine: „Je ne vous permettrai plus de former des vétérinaires au lieu de médecins. Mr Pirogoff a un faible pour les Allemands; il les croit capables de tout. Cependant le professeur

Walter est là pour lui montrer quelle peine un Allemand a à apprendre le russe. Mr. Pirogoff a écrit sur la pédagogie plusieurs articles qui ont soulevé beaucoup de discussions, et lorsqu'il a été promu Conseiller privé, il a dit qu'il était conseiller public et non secret. Ce qui nous paraît surtout défectueux dans l'instruction publique en Russie, ce sont les études élémentaires, par dessus lesquelles les jeunes gens se pressent de sauter pour arriver aux universités. Les langues mortes y sont en conséquence très négligées, quoiqu'il n'y ait pas de vrai savant sans une connaissance approfondie du grec et du latin, et si l'on apprend une science ou une langue vivante dans la vie, on n'aprend guère une langue morte. Mais nous avons aussi rencontré des licenciés des universités russes qui ne savaient pas l'orthographe de leur propre langue.

La Finlande a deux universités: Abo et Helsingfors, où règne la science suédoise et les provinces de la Baltique ont Dorpat, où l'enseignement se fait en allemand. Quique l'esprit duelliste y ait beaucoup diminuée, les Russes qui y étudient ont dernièrement

adressé une protestation à leurs camarades des autres universités contre les persécutions, aux quelles ils sont en butte, parce qu'ils ne trouvent pas de goût aux usages allemands qui rappellent le moyen-âge et qui aulieu d'entretenier l'esprit de corps donnent lieu à d'incessantes animosités.

Panslavisme.

Le panslavisme qui était si vivace sous l'empereur Nicolas décripit sous son successeur. Les Tchèkhs ne parlent plus qu'allemand, les Serbes n'aiment pas le gouvernement russe, le prince Daniel de Monténégro a été à Paris saluer le soleil qui a nom Napoléon [1]). Il avait envoyé un neveu à St. Pétersbourg pour y prendre du service, mais le capitaine P*** a été si dégoûté des employès russes, qu'il a abandonné ce projet. Le Bulgares se sont toujours méfié du gouvernement russe et ont perdu tout respect

[1]) Les Russes disent qu'il n'a point beaucoup d'esprit et qu'un soir prenant le thé dans la sociéte de princesses, on lui demanda ponrquà il était triste, et il répondit en russe: „J'ai sommeil."

pour sa puissance, depuis la guerre d'Orient. Les Bosniaques se font Musulmans plutôt que Russes et les Grecs ont été si profondement offensés, si injustement traités, qu'ils ont perdu leurs anciennes sympathies pour les Russes. On a imposé en Russie le vin grec plus que le vin français, on a laissé arrêter à Constantinople les volontaires grecs qui avait combatu à Sebastopol, à côté des Russes. Les Polonais commencent bien à surmonter leur antipathie pour la Russie et y prennent du service, mais ils y conservent le sentiment des vaincus *(iz zabranniago kraja)*. Les Croates et les Slovaques, comme les Roussniaks savent très bien qu'en cessant d'être Autrichiens ils ne feraient que passer sous un gouvernement allemand en devenant sujets russes. Aussi le panslavisme n'a de chances à se réaliser que sous un gouvernement national. Les Etats-Unis Slaves ne sont possibles qu'avec un gouvernement libéral.

Aussi le Slavophilisme interesse les Russes plus que le panslavisme. Et commençons d'abord par rendre une justice aux Slavophiles qu'ils ne rendent pas toujours aux *Européens:* nous reconnaissons et

leur sincérité et leur désintéressement et leur patriotisme. Il y a cette différence entre les panslavistes et les slavophiles, que ces derniers veulent l'union des Slaves, mais avant tout demandent le retour de la Russie aux temps anciens. Joukovsky les appelait avec raison les Russes *Altdeutche*. Ils représentent la *Vieille Russie* comme les *Européens* représentent *la Jeune Russie*. Leur origine remonte au temps de Chichkoff, à 1812, à l'époque où l'esprit national a éte surexcité contre l'étranger, au point de prononcer l'anathème contre Napoléon *l'Antichrist*, tandis que le retour des armées russes, en 1815, a provoqué les sociétés secrètes qui avaient toutes des tendances modernes et réformatrices. On doit considérer comme le fondateur du Slavophilisme Kiréiewski, le jeune, Pierre Wassiliewitch, à son retour de Münich, où il avait suivi les cours de Görres et de Schelling. Nous aimons à croire que ce n'est pas la philosophie allemande qui l'avait conduit, lui et ses amis, à cet excès de nationalité, mais les exemples des Steffens, des Körner, des Weber et de tous les savants allemands qui s'étaient enrôlés au

service de la cause nationale. Chose étrange, Pierre Kiréiewski que M. de Melgounoff a surnommé l'Anti-Pierre le Grand a commencé sa propogande pendant que son frère Jean fondait une revue, sous le titre *d'Européen*, nom que les slavophiles donnent aujourd'hui aux amis de la civilisation occidentale, et que Khomiakoff livrait au public son *Yermak*, à la Schiller. C'était un homme d'un esprit extrêmement original et par conséquent on ne peut plus paradoxal: du reste tel était aussi son frère, qui avait une nuance religieuse très prononcée; tel est aussi M. Khomiakoff, le chef actuellement reconnu du slavophilisme.

Il ne faut pas cependant oublier dans cette énumération Pogodine, qui le premier a énoncé cet aphorisme que l'histoire de Russie ne ressemble à aucune autre. Arrêtons nous un instant à cette idée dont on voudrait déduire tant de conclusions. Il n'est pas commun sans doute d'aller chercher des princes au delà des mers; mais déjà David avait dit aux Juifs les conséquences aux quelles on s'exposait en se donnant des rois. „Ils prendront, dit-il, vos filles, et vos richesses, vos droits et vos libertés.“ Ce qu'on appelle

le système féodal en Europe, vint en Russie, avec les Variagues, sous le nom de système d'apanages. Le christianisme fut introduit en Russie tout comme ailleurs. St. André l'y prêcha, et Vladimir s'alliant à la cour de Byzance, fit baptiser son peuple dans le Dniéper, en y précipitant les idôles. Le peuple russe n'est pas devenu plus chrétien qu'un autre, puisque l'église a allégé les chaînes du servage en Occident, tandis que cette plaie a été introduite en Russie au XVI. siècle. Il y a plus de nobles tatares en Russie qu'il n'y a de nobles saxons en Angleterre; le joug mongole n'a pas donc beaucoup différé du joug romain ou normand, mais le peuple russe s'est fait à l'oppression, et les tzars russes sont devenus des tyrans comme les grands-ducs ne l'étaient point. Le régime allemand est venu en Russie avec les Holstein Guttorp et l'assimilation avec l'Occident s'est donc accrue. Des révolutions de cour on en trouve à Stockholm, comme ailleurs. Jadis les tzars russes ne se mariaient qu'à leur sujettes, aujourd'hui ils n'épousent que des princesses allemandes. L'humanité est partout la même, avec ses défauts et ses vices. Seule-

ment la Russie, touchant à l'Asie, en a emprunté l'esprit de soumission, de résignation et de fatalisme, qui joint aux rigueurs du climat, a paralysé tout mouvement et tout progrès!

Cependant Mr Pogodine forme une nuance marquée de ses confrères, il reconnait Pierre I. et la Russie de Pierre, en tant qu'elle est avec l'orthodoxie et l'autocratie, sans lesquelles, selon lui, il ne peut y avoir de nationalité. Il a mis en avant ce paradoxe bien avant qu'Ouvaroff ait émis la même devise. Le professeur d'histoire s'est ainsi éloigné des Slavophiles de Moscou et s'est p. a d. rapproché de ceux de Pétersbourg qui, en présence de la cour, ont pris un caractère officiellement courtisan.

Depuis le nouveau règne, les slavophiles ont pris une direction pratique et s'occupent beaucoup de l'émancipation des serfs; mais nous ne voudrions pas les voir arriver jamais au pouvoir, car ils personnifient à nos yeux le parti de la croix (Kreuzpartey) en Prusse.

Je disais l'autre jour à un ministre russe: „Faisons de grandes choses. Napoléon vous coupe l'herbe

sous les pieds. Si vous ne retablissez pas la Pologne, il la retablira, tandis que si vous le faites, les Etats Slaves se constitueront par eux-mêmes sous votre protectorat. L'Autriche ne vous aurait pas épargné, pourquoi l'épargneriez-vous?

Il me répondit que le Prince Gortchakoff veut de la guerre, mais que l'entourage de l'Empereur n'en voulait pas. En effet à peine eût-on la nouvelle de la victoire de solferino, que la Russie, la Prusse et l'Angleterre invitèrent Napoléon à s'arrêter pour traiter. La Prusse qui ne veut pas de l'intolérance religieuse de l'Autriche, qui hait son régime clérical, qui ne veut pas danser à la flutte de Vienne, a peur de voir tomber le quadratulaire. La Russie ne veut pas surprendre par le châtiment le pays qui a étonné le monde par son ingratitude. L'Angleterre veut accaparer l'Autriche, en la sauvant. Napoléon seul a l'énergie d'un homme qui a vécu dans les tempêtes.

Tableau de la Russie.

Dernièrement, au lever, à la messe du palais, les officiers des corps de cadets se tenaient dans une embrasure de fenêtre. Le Prince Orloff et le général Rostovtzoff entrent, et ces messieurs ne se lèvent pas devant eux. Un moment après, le général Rostovtzoff s'approcha d'eux et leur dit: — Messieurs, je ne dirai pas un mot de ce que vous n'avez pas rendu les honneurs militaires à moi, votre ancien directeur, votre gouverneur, mais le premier fonctionnaire de l'empire, le président du Conseil méritait bien cette marque de respect. Je serai obligé de dénoncer votre conduite à l'Empereur. — Ce n'est pas la première dénonciation que vous

auriez faite, général, lui cria quelqu'un qui faisait allusion à sa dénonciation du complot de 1825.

Le chef de bataillon des pages venait d'achever ses trente années de service. L'empereur lui envoie le général Rostovtzoff pour lui porter differerentes grâces. Le chef des corps de cadets improvisa un dîner auquel souscrivirent tous les anciens pages. Plusieurs centaines d'officiers de tous grades y participèrent. On porta, plusieurs toastes, et après celui du général Geltoukhine, le directeur des pages, on proposa la santé du général Rostovtzoff, mais il s'éleva de telles murmures, que le général devint tout rouge et quitta la sale.

On avait proposé au corps de la noblesse de souscrire pour le monument de Nicolas; celui du gouvernement de Tambow fut le premier à refuser et les autres suivirent son exemple. Il y a quatre bas-reliefs sur le piédestal. L'un représente l'insurrection de 1825, l'autre celle du marché au foin (Sénnaia), lors du choléra; le troisième la révolution de Hongrie et le quatrième devait représenter la révolution de Pologne; mais on en a dissuadé Alexandre II. et il

sera remplacé par la protection des arts et des sciences. Pourquoi pas par l'insurrection des colonies militaires en 1831? La hydre révolutionnaire aurait été ainsi partout étouffée par ce Hercule du despotisme, qui sera assis à cheval, coiffé du casque de cavalerie.

L'état du soldat ne s'améliore guère et il se fait tuer pour un liard par jour.

Три денежки въ день,
Худа хочешь туда и день.

Le marchand est mécontent, parce qu'on veut baisser les tarifs.

Le noble se plaint de ce qu'on ne songe pas à l'émanciper, lui, et dit qu'il donnera la moitié de ses terres aux paysans, pourvu qu'on lui garantisse à jamais la possession de l'autre moitié.

Le mouvement des esprits croît et la littérature manuscrite échappe à tout contrôle.

Panine ne tient plus qu'à un cheveu; l'empereur déteste Mouravieff, mais ne croit pas pouvoir se passer de lui. Espérons donc pour le mieux.

Le projet Rostovtzoff.

Ce projet nous a rappelé le projet de constitution que nous avons publié jadis, à l'usage du peuple russe dans le *Corsaire Satan*. Le Russe était égal devant le bâton, il pouvait avoir des enfants en nombre illimité, il pouvait publier ses idées, en se conformant aux lois existantes, c. à. d. en envoyant ses écrits préalablement à la censure, etc. Tout charivarique qu'était ce projet, il nous est revenu involontairement à la mémoire en voyant le général Rostovtzoff énumérer sérieusement, parmi les futurs droits de l'affranchi, le droit de se marier, d'exercer l'autorité de père, s'il a des enfants, de porter plainte contre ceux qui lui font tort, etc. Mais le serf est *chose*, et en devenant *homme*, il entre nécessairement

dans la jouissance des droits humains. Jusqu'à présent il ne peut se marier sans le consentement du seigneur, et désormais il n'aura plus besoin que du consentement de sa future et de ses parents.

Le président du comité de l'émancipation avoue que son œuvre étant une œuvre humaine ne sera pas exempte d'erreurs et devra être sujette à des modifications. C'est modeste et c'est vrai. Il admet le principe du rachat des terres et cela sera sans doute une amorce aux les nobles pour souscrire à l'affranchissement. Il évalue les terres qui deviendront la propriété du serf à un millard de roubles, et à 6%, les paysans auront à payer 60 millions par an, dont 1%, ou un million, sera affecté à l'extention de cette dette. Il dit qu'il ne manque au gouvernement que 6 millions et il accepte ce déficit qui ne saurait durer, pour le bien d'une telle mesure. Le gouvernement garantérait donc ce revenu et le paysan qui ne payerait pas sa quote, l'acquiterait par un travail équivalent, ce qui aboutira au rétablissement du servage, et n'aura d'autre résultat que d'avoir rempli la poche des seigneurs. Ainsi cette mesure philantropique,

dans beaucoup de cas n'aura servi qu'à fournir aux propriétaires de nouveaux moyens de dissipation; mais le projet dit que les nouvelles conditions économiques qu'il crée aux biens nécessite l'avance de fonds aux nobles pour faire face à ces changements.

Le général Rostovtzoff maintient la commune et la place sous la suprématie des seigneurs, or si elle était prête à s'éteindre, c'était parmi les serfs, et la raviver, c'est renforcer le principe de la stagnation qui n'est pas celui de la conservation, mais de la barbarie.

Les biens trop petits pour former une commune se joigneront entre eux et le plus riche propriétaire en sera le maître.

Dans les contestations entre la commune et le seigneur, on en appelera à un tribunal tiers *(tretnoï soud)*. Tout cela nous paraît si anormal, que nous avons de la peine à croire à l'autenticité de ce projet. Si le comité était composé moitié de nobles et moitié de fonctionnaires, les lumières des uns auraient été éclairées per celles des autres, tandisque le projet ne demande de l'appui que du

ministère de l'intérieur, disant que le Secrétaire d'Etat Joukovsky ne saurait suffire à la masse de correspondance qui va en résulter.

Le général Rostovtzoff déclare que c'est un théoricien et qu'il a besoin de l'avis des hommes pratiques. En conséquence, on consultera un propriétaire ou deux, un *starosta* (bailli) ou deux. Le correspondant du *Nord* propose de consulter aussi un marchand et un citadin. Je propose de consulter aussi un passant, ou deux.

Le gouvernement n'a pas le sou, mais veut bien donner des terrains pour des enclos. Tout cela tient à l'enfantillage. La théorie de la représentation nationale a fait plus de progrès que cela.

Notre projet.

Il y a vingt ans, nous avons proposé [1]) d'établir par une loi les rapports excistants entre maîtres et serfs, de décréter la liberté et de fixer pour un laps de temps donné les redevanees à acquitter. Ainsi les paysans dits *obrochnyi* auraient continué à jouir de l'usufruit des terres, moyennant les 200, ou tant de roubles assignats qu'ils payaient aux propriétaires, et les *barstchiny* auraient acquis les trois ou quatre *dessiatines* qu'ils ont de fait pour leur entretien, en retour de 3 jours de travail par semaine et par *téglo* (ménage) qu'ils ont l'habitude de fournir. A cela on vient nous demander quoi faire avec les nouveaux

[1]) V. *Esprit d'Economie politique.*

ménages? En Prusse, c'est le chef de la famille qui possède la terre; mais il est naturel que là où il y a des terres vacantes, les nouveaux ménages s'y établissent, et là où il n'y en pas, qu'ils aillant chercher du travail ailleurs.

En Lithuanie, les propriétaires ont donné des *inventaires* à leurs serfs: une vache, un cheval, une chèvre, tant de moutons, qu'ils étaient obligés de représenter, et si il en mourait, ce qui arrivait souvent, les serfs redevenaient des bêtes de somme.

En Galicie, la commune avait reparue, mais les propriétaires en faisaient partie, à conditions égales, et l'on rejetait sur eux toutes les charges et toutes les corvées, toutes les dépenses et toutes les contributions. Ainsi le prince de Schwartzenberg était membre de sa commune, comme ses propres paysans, et finit par ne conserver qu'un figuier en propre. Les actes les plus détaillés concernant la marche de l'émancipation en Galicie sont entre les mains du gouvernement russe, et puisque le comité n'est composé que de fonctionnaires, il serait à désirer qu'ils y vinssent armés de tous les documents. L'académie

des sciences de St. Pétersbourg a mis au concours l'histoire de l'abolissement du servage en Europe. Il serait à désirer que ces travaux vissent le jour, avant que le comité séant eût près une résolution définitive.

Le plus pressant c'est de détâcher le serf de la personne du seigneur, de détruire ainsi tout vestige de l'esclavage proprement dit et de l'attacher au sol par des liens d'intérêt. En Pologne, le paysan a été émancipé sans terre, aussi a-t-il continué à cultiver la terre du seigneur à des conditions résultant d'une libre concurrence. En Russie, si l'on fait des paysans des propriétaires isolés, ils auront soin de leur lot de terre et non de la terre seigneuriale. Nous repoussons donc le principe de l'indemnité en argent et nous aimerions mieux des baux emphytéotiques.

En Courlande, l'émancipation avait commencé en 1818, mais elle n'à été achevée qu'en 1830 et les serfs ont été émancipés sans terre, sans qu'il en ait résulté le moindre inconvénient. Chaque fois que le paysan loue sa cabane et son enclos, il passe un bail avec le maître pour un laps de temps donné, ce qui fait que chaque paysan est un petit fermier. Et les

choses ne se passent pas autrement dans le reste de l'Europe. Déjà en 1838, l'empereur, alors Grand-Duc-Héritier, aimait à s'entretenir de cette question à Ems et ne peut pas ne pas avoir été frappé de la facilité avec laquelle les choses ont été menées à bonne fin en Courlande. S'il s'agissait de lui rappeler ce fait, nous dirions que c'était le temps où l'on avait fait venir de Francfort un sculpteur connu pour le préparer à son voyage en Italie.

En Pologné, on a aussi établi un comité d'émancipation sous la présidence du général Ikskul. Ne savait-on pas que le servage n'existe pas en Pologne; il ne pourrait s'agir d'assimiler les deux pays, car le paysan polonais n'a pas de terre, et il s'agit d'en donner aux serfs russes.

L'important était d'assurer le droit de propriété au paysan russe et cela paraît avoir été atteint.

Nous venous d'adresser, en date de 3 Juin, la lettre suivante au grand-Duc Nicolas Nicolaïewitch:

„Monseigneur,

„Je n'ai pas fatigué le gouvernement Impérial de mes projets d'émancipation; mais aujourd'hui que cette

mesure, qui doit former la gloire de tout un reigne, menace d'avorter, je viens prier Votre Altesse Impériale de vouloir bien mettre ces lignes sous les yeux de notre auguste maître.

Le gouvernement paraît vouloir trop réglémenter et trop compliquer la question. Il en est de l'organisme d'un Etat ce qu'il en est de celui d'un individu : il faut laisser agir la nature pour guérir leurs maux. On ne craint pas la commune, mais on paraît craindre le fermage. De tous les liens qui peuvent attacher le paysan au seigneur, le pire, ce sont les dettes. Imposer un déficit pour six ans au gouvernement, des dettes au paysan, des craintes au seigneur, voilà ce qui dépasse ma conception.

Si les paysans de l'Esthome ne sont pas heureux, ceux de la Courlande ne sont pas malheureux. Ils ont cessé de boire et ils connaissent si bien leurs droits, que la plupart des procès entre maîtres et paysans sont gagnés par ces derniers.

Les principes doivent aller avant l'application, la majeure doit l'emporter sur la mineure. D'abord la liberté, et ensuite la richesse. Donner des terres

avant la liberté, c'est atteler la charrue avant les bœufs. La concurrence, le rapport de l'offre à la demande du travail réglera les conditions mieux que toute prévoyance de l'autorité. Le paysan saura acquérir des terres, lorsque le droit de propriété lui sera assuré, aux meilleures conditions possibles, donc aux plus justes; tandis que celles qu'on lui impose sont pires que l'état du paysan *obrochnyi* (redevancier) l'est dans la plupart des localités.

Je prie Son Altesse de daigner agréer l'expression de la haute consideration et des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de me dire,

Monseigneur,

votre très humble et obéissant serviteur."

Anecdotes.

Le Prince Menchikoff jouait aux cartes, après avoir reçu la nouvelle de la prise de Sébastopol et n'en finissait pas de les mêler.

— Prince, lui dit-on, pourquoi mêlez-vous (тасуете) si longtemps?

— C'est qu'en ce moment, c'est Gortchakoff qui donne (сдаетъ).

Le général P^ce^ Gortchakoff est si distrait qu'en Crimée il fit appeler son aide-de-camp, qui avait été tué dans la campagne de Pologne.

Le ministre des affaires étrangères n'aime pas son adjoint. Dernièrement, il dit à l'empereur: — Tolstoy vient au ministère avec des éperons, cela ne convient pas à un diplomate. Il vaut mieux comme écuyer que comme sous-secrétaire.

— C'est un homme bon, répondit S. M., garde le comme ton aide.

En effet, M. de Tolstoy n'a pas, que nous sachions, égratigné le prince de ses éperons et il fait du bien... à ses neveux.

Quand l'empereur Nicolas mourait et que l'Impératrice voulait le suivre, le tzar lui dit: Vis pour servir de guide eux enfants. — Il m'a jamais voulu écouter mes conseils, observa plus tard la veuve impériale, et il veut que je dirige nos fils!

Le Conseil de l'Empire lai a accordé 700,000 roubles pour son voyage actuel, vu sa ménace de réclamer sa dote en Prusse, à la quelle on avait renoncé.

L'affaire du Comte Tolstoy, officier aux gardes, n'est malheureusement que trop vraie et nous n'avons à en changer que le détails. C'est en traîneaux qu'il a rencontré, sur le Pont Bleu, la fille qu'il a violée. L'empereur le condamna à la privation de ses droits et sa fortune devait passer à sa victime; mais le mariage eut lieu de commun accord.

Mr. Timacheff avait une visite politique à faire à une dame. En entrant dans son salon, il y voit la *Cloche*.

— Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous lire la *Cloche!*

— Général, répondit-elle, je ne vous empêche pas de lire *l'Abeille du Nord.* Le sous-chef de la 111e Section fit son rapport sur cet incident à l'Empereur.

— Tu m'ennuies toujours avec des bagatelles, fit S. M., peut-être que cette dame n'a pas le dernier numéro. En ce cas envoie le lui.

Le gouvernement russe, justement inquiet des commentaires sur sa conduite envers Bakounine, vient de publier dans les journaux allemands, que, sur la demande du général Mouravieff, Bakounine avait été compris dans l'amnistie au couronnement, mais qu'on a dû céder aux protestations des gouvernements autrichiens et saxons et qu'en conséquence il se trouvait à Irkoutsk, s'occupant d'agriculture et venait de se marier. La remise de la peine de mort pas ces gouvernements à Bakounine n'a donc eut lieu qu'à condition d'une peine éternelle de prison et d'exil; mais le gouvernement russe doit se respecter trop pour être le géôlier d'un autre.

Le Prolétariat.

Les socialistes ont fourni une grande arme aux partisans de l'absolutisme contre la liberté. — Vous voulez, disent-ils, émanciper les paysans sans terre, vous obtiendrez le vagabondage, et avec l'ignorance des classes agricoles russes, cela deviendra quelque chose de prodigieux. Ainsi, pendant la guerre d'Orient, les paysans d'Ekaterinoslav et de Kherson allaient en masse en Crimée en quête de terres, quoique l'Eldorado n'était nulle part moins que là. Il a fallu en fusiller beaucoup, et le plaisant s'alliant au tragique, il y eut un petit propriétaire qui voulut émigrer avec ses serfs. Ces derniers trouvèrent la chose si drôle, qu'ils aimèrent mieux rester.

Le Malorousse aime l'émigration, (мандравать)

comme un changement à son sort, il en tâte, sauf à revenir au bercale, s'il ne trouve pas mieux ailleurs. Heureusement, ajoute-t-on, il y a assez de terres en Russie, pour en donner aux serfs, et l'affranchissement avec les terres s'achevera malgré tous les obstacles. Les estimations sont encore très vagues ; il y a un propriétaire d'Ekaterinoslav qui propose d'évaleur l'âme à 100 roubles avec la terre, tandis que l'arpent de terre se vend déjà dans cette province à 50 r. Le paysan, nous dit-on, n'est pas hostile au principe du rachat. Il veut se mettre à couvert contre la venue d'un maître méchant. On voudrait que le négoce contribuât à ce rachat et que les nobles fussent inscrits sur le grand livre pour la valeur des terres qu'ils vont céder. On ajoute que la Russie est assez riche pour avoir un grand livre. Cela nous rappelle que quelques prolétaires, en Juin 1848, à Paris, demandaient aussi des inscriptions de rente.

Les politiciens russes sont ou socialistes ou réglémentaires. Les uns se sauvent d'un extrême dans un autre, de l'autocratie dans le communisme, les autres veulent tout réglémenter, et les uns et les au-

tres ne divergent pas autant dans leurs opinions qu'ils en ont l'air. Le communisme passe le niveau sur la richesse et l'individualité ; le réglémentairisme veut uniformer tout aussi. C'est tomber de Scylla en Charibde, que de se sauver du prolétarisme dans le socialisme. Et puisque le gouvernement ne peut assurer la fortune de chaque individu, il ferait aussi bien de laisser à la liberté le soin de régler les rapports des propriétaires aux paysans, en proclamant le principe de la liberté. Et puisqu'il y a assez de terres en Russie, nous sommes convaincu que les serfs n'en sortiraient pas les mains vides et que la grande majorité se fixeraient de préférence là où ont vécu leurs pères.

Les incendies ne discontinuent point. Jadis on les attribuait aux Polonais, aujourd'hui à des malfaiteurs. A la fête de la Trinité, il y eut un incendie à St. Pétersbourg qui prit des dimensions effrayantes. On arrêta des gamins qui avaient mis le feu.

Dans la campagne, on vole ou l'on brûle, et ceux qui ne veulent pas être volés sont sûrs de voir le feu consumer leurs foins, leurs bois ou leurs mai-

sons. L'ivrognerie est un autre vice, qui ravage les campagnes. Dès qu'il y a une fête à un village, et le calendrier grec en abonde, les gens du village voisin y accourent, à titre de revanche, et le lendemain on est trop malade pour travailler. L'insouciance du paysan russe dépasse toute mesure. Il ne reparera pas un escalier, même pour sa vieille mère. Il a peur qu'on le prenne pour riche et il est toujours vrai que le serf, au moins des seigneurs riches, est moins malheureux que le paysan de la couronne. Les Chérémeteff, les Dournoff ne prélèvent que 3 roubles par téglo, et toute la forêt de Mourom, appartenant à Dournoff, est à la merci de ses serfs.

Le prolétarisme des employés fait quon n'ose sévir contre les prévaricateurs. Il n'est guère possible d'entretenir une famille avec 600 roubles par an, et l'employé vous démontrera que les vols sont un bienfait, car si vous voulez qu'il expédie votre affaire en trois semaines et non pas en trois mois, il vous dira qu'il faut qu'il travaille la nuit, et vous verrez qu'il vous reviendra meilleur marché de lui donner 300 roubles que d'en dépenser 3000, en restant à St.

Pétersbourg. Aussi le ministre Lanskoï disait-il à M. Stchédrine: „Cessez d'écrire contre les prévarications, car vous faites un mal infini.“ Quant à nous, nous pensons qu'il n'y a pas d'impôt mieux venu, que celui qui mettrait fin aux vols judiciaires, en augmentant les appointements des juges.

Mystéres.

Nous avons dit que le général Prince Gortchakoff était distrait. Voici un autre fait à l'appui. Après la bataille de Tchernaia il dit à son chef d'etat-major Kotzeboue d'aller se coucher, qu'il était fatigué, et donna l'ordre que personne n'allât le déranger. Kotzeboue rentré chez lui, en Allemand régulier, veut mettre d'abord quelques papiers en ordre, lasque le prince entre dans sa tente, se couche sur son lit et s'endort. En se réveillant, il trouve Kotzeboue debout et dit : — Quelle distraction, j'avais pourtant ordonné de ne pas vous déranger, et c'est moi-même qui suis venu vous empêcher de dormir !

Pour prouver l'inutilité, pour ne pas nous servir d'une expression plus sévère, de la police secrète, on

nous pardonnera, si nous arrachons au secret les deux faits suivants.

Le chef de la police secrète à Varsovie a été un certain Panowski, mauvais sujet, si jamais il en fut, jouant bien au billard, passant la frontière à cheval avec tout un régiment russe dont les officiers étaient devenus ses amis. — Eh bien, comment a-t-il fini? Il a menacé un noble polonais de la dénoncer et de lui faire un procès politique, s'il ne lui payait pas 50,000 roubles, ce qui eut lieu.

Après la prise de Varsovie, la commission d'enquête y siégeait en permanence. Un jour elle invita la chancellerie diplomatique du P^ce^ Paskiéwitch d'écrire au ministre russe à Berne pour protester contre les menées des émigrés polonais, dont l'un surtout du nom de Soleure se rendait très marquant. Le P^ce^ Paskiéwitch répondit qu'il était étonnant que le président de la commission qui avait été élevé chez les Jésuites ne sût pas que Soleure était une ville.

En attendant que la Russie prenne les salines de Vilitchka, elle a perdu par le traité de Paris celles

de Liman, et le Prince Worontzoff disait que c'était pour le mieux, car elle aura désormais le sel à meilleur marché, vu que ces salines étaient si mal administrées qu'on en pourra acheter le produit à meilleur compte à l'étranger.

Nous lisons dans *l'Innland*, un journal allemand paraissant à Dorpat, un article qui avait été refusé, sous l'empereur Nicolas, par ordre du Prince Souvoroff ayant dit que cet article était infecté de l'esprit de Goutzkow et de son *Geist-Ritter*. Sur ce point de l'empire il y a donc eu progrès.

L'histoire des Romanoff du Prince Dolgorouky ne verra-t-elle pas le jour? En attendant, un libraire de Leipzig avait conçu l'idée d'éditer un ouvrage de luxe sur le même sujet. Il vint voir l'empereur Nicolas à Berlin, et S. M. lui dit: „Je ne veux pas d'histoire des Romanoff en russe, mes sujets savent l'histoire de ma famille, mais il n'en est pas de même des Allemands; faites donc en allemand." L'ouvrage devait coûter 800 roubles argent et la livraison que nous avons vue est magnifique. Mr Derschau, alors

à Dresde, devait en être l'auteur, et les bibliothèques de Berlin et de Dresde contiennent autant de manuscrits et de livres sur cette époque qu'il peut y en avoir en Russie. L'Empereur souscrivit pour 50 exemplaires, le Roi de Prusse pour 12, quelques riches particuliers pour un on deux. Il y eut de l'argent de touché, mais Mr Derschau (auteur d'une histoire de Finlande) dut partir pour Naples, et l'affaire est tombée dans l'eau.

Dans la campagne de Turquie, un officier frappé d'interdiction par son père, sut obtenir de son chef une somme de 10000 roubles qu'il venait de perdre aux cartes, et plus, à un employé des vivres. Deux de ses camarades, anciens étudiants de Dorpat, lui demandèrent quel jeu il jouait? — Le pharaon. — Est-ce l'autre qui tient la banque? — Non, il pointe. Ils vinrent assister au jeu et reconnurent que l'employé plaçait deux cartes au lieu d'une, l'une sur l'autre, et ne découvrait que celle qui gagnait. Ils l'appréhendèrent au collet et l'obligèrent de restituer tout ce qu'il avait gagné, le menaçant de le faire fouetter par des Cosaques. Ils le forcèrent en outre de sous-

crire une declaration qu'il avait joué faux et rendu l'argent de gré. Il partit pour le Caucase, s'y prit plus adroitement et a aujourd'hui un haut rang et une haute position.

Les Juifs.

Depuis le nouveau règne, il s'est élevé une grande sympathie parmi ceux qui pensent en faveur des Juifs. Jésus-Christ a donc pardonné à ses bourreaux, et s'il était au milieu de nous, il aurait pris la défense du peuple le plus malheureux, grâce à lui. Vous tous donc qui parlez de charité chrétienne, qui voulez vivre selon l'esprit du Christ, comprenez combien il est injuste de poursuivre toute une nation pour un crime de quelques uns, commis il y a bientôt deux mille ans. Le Christ était Juif et le peuple Juif était alors cher à Dieu; le Dieu venguer est le Dieu de Moïse et non pas celui des Chrétiens. Changez de conduite envers les Juifs et ils changeront de manière d'être. Comment veut-on

qu'ils ne soient pas rusés, lorsqu'on est injuste envers eux; fourbes contre leurs oppresseurs? Ils n'ont pas d'armée et non que leur intelligence à opposer à la force. Faites appel à leurs sentiments, et vous trouverez de l'écho, parlez à leur esprit, et ils comprendront ce qui échappe souvent à la pénétration des orthodoxes.

Un chirurgien qui avait soigné les blessés de Sébastopol, s'était, après la guerre, retiré dans un bourg de Lithuanie, où il donnait ses soins aux Juifs. Un jour, en rentrant chez lui, il se voit dévalisé de fond en comble et ne conserve que ce qu'il a sur le corps. Le bruit s'en répand, et les Juifs se mettent en campagne pour trouver les objets volés; on les voit sur pied jour et nuit. Ils découvrent enfin que le vol a été commis par un soldat en congé et une vieille femme. Les objets volés sont retrouvés et transportés un à un et en masse chez leur médecin que les habitants se sont accoutumés à considérer comme leur bienfaiteur.

Voilà comment ils se conduisent, et voici comment on les traite:

A Sébastopol, l'empereur Nicolas passait en revue la flotte de la Mer Noire. Deux matelots lui plaisent surtout par la précision de leurs exercices. Il ordonne de les faire officiers; on lui répond qu'ils sont Juifs. — Demandez les s'ils veulent changer de religion? — L'officier qui transme cette demande la présente comme un ordre du tzar; aussitôt ces deux jeunes gens de s'embrasser et de se jeter dans les flots. Ils ont mieux aimé périr que de changer de foi.

Nicolas faisait couper les boucles aux Juifs (non pas la barbe, qu'il faisait raser aux employés en l'appellant „barbe à la française ou à la Juive") et les pans de leurs robes, et il s'est trouvé de ses partisans qui ont dit que ce costume des Juifs était si sale qu'on avait raison de le supprimer, comme si la fourrure de mouton des paysans russes valait mieux. Le séjour de l'intérieur de l'empire leur ayant été interdit, ils vivaient le long de la frontière, où ils se vouaient nécessairement à la contrebande. Le tzar fit raser tout l'espace à cinquante verstes de la frontière, et aujourd'hui encore l'entrée des capitales est interdite à la race d'Israël, ce qui fait que des mar-

chands juifs qui y ont des affaires, n'obtiennent la permission d'y entrer que pour deux ou trois jours et sont obligés de renouveler leurs voyages pour achever leurs affaires.

A Posen, et même et Pologne, la noblesse s'est tellement endêtée, que les Juifs ont des hypothèques sur les terres et tiennent dans leurs mains les cordons des bourses; mais la faute en est-elle aux nobles ou aux Juifs?

Nous apprenons à l'instant même qu'à Odessa, il y a eu une manifestation contre les Juifs et que les troupes ont dû intervenir pour étouffer le mouvement. Le commerce du Midi de la Russie est entre les mains des Grecs; ce sont eux qui sont les rois de Taganrog, et s'ils aiment la Russie, c'est parce qu'ils lui doivent leur richesse.

L'Illustration russe n'a pas été le seul journal à s'élever contre les Juifs. *L'Abeille du Nord* n'a pas voulu rester en arrière et si les littérateurs russes ont protesté contre la première feuille, ils n'ont pas fait le même honneur à la seconde, qui avait cité Moreau de Jonnès *(Statistique des peuples de l'am-*

tiquité) pour prouver que la race de Ham était bilieuse et colorique.

Nous écrivons ces lignes au centre de la juiverie, dans la ville juive par excellence, le berceau des Rothchilds, et nous avouons que nous estimons mieux ces messieurs qui sont restés fidèles à la religion de leurs pères, que les autres barons de la finance qui sont passés à la foi de leurs persécuteurs. Le parlement anglais leur a enfin ouvert ses portes et Berlin doit aussi une grande partie de sa prospérité aux Juifs; Meyerbeyer, le Rossini du Nord, est Berlinois, comme Rubenstein paraît se fixer en Russie.

Le bâton et la hache.

L'année dernière, il n'y a eu que treize nobles d'assassinés par leurs serfs, aulieu des trente trois de l'année précédente. Ce sont les chiffres du rapport présenté par le ministre de l'intérieur à l'empereur et le résultat du souci que le gouvernement prend d'améliorer le sort du paysan. Les peines exercées contre les serfs ont diminué aussi, mais non pas dans cette proportion.. Celles qu'on inflige aux serfs qui se mutinent, sont encore très cruelles, et l'on ne saurait parcourir les procès-verbaux de ces châtiments sans „se gâter le sang." Nous nous servons de l'expression d'un des fonctionnaires du ministère.

Le ministre des domaines continue de diriger son ministère de l'étranger, afin de jouir de la totalité de

ses appointements. Or si la guerre en Crimée n'a pas marché, malgré le télégraphe de Varsovie et de St. Pétersbourg, les paysans de la couronne ne retireront par de grand profit du séjour de Mr Mouravieff à Wiesbade. On ne saurait le rencontrer sans avoir mal au cou, car son extérieur confirme ses paroles: „Je suis le Mouravieff qui pend et non pas celui qu'on pend," et il n'y ce que sa petite-fille qui ne craint pas d'exciter sa colère en le singeant derrière son dos, les jours de ses réceptions.

Comme les gouverneurs surveillent de plus près les traitements des serfs, on les maltraite moins, mais il y a un seigneur qui a appris des corps des cadets le moyen de multiplier les coups de bâton sans en dépasser le nombre. Il fait mettre un intervale de quelques minutes entre chaque coup, ce qui fait que le patient, en se levant, croit avoir reçu un millier de coups, quand en effet on ne lui en a donné que vingt-cinq.

La hache dévaste les forêts et une dessiatine (arpent) de bois se vend 2 roubles et demi et 3 roubles dans le gouvernement de Novgorod, pendant qu'elle

se vend cent roubles dans le gouvernement de Kherson. L'échelle de l'indemnisation des maîtres et de la dotation des serfs doit donc être très mobile.

L'administration se complique, mais ne s'améliore pas. S'il s'agit de réparer un poêle dans un bureau, on dépensera un millier de roubles en correspondance, pour faire une réparation de quelques roubles. Les rapports des différents employés des différentes branches sur le même événement fait qu'on n'en finit jamais des vérifications et un voyageur écrivant une lettre à un ministre donne souvent une face nouvelle à une enquête.

Si le monument de l'empereur Nicolas a été élevé aux frais de l'Etat, la souscription pour le monument de Pojarski a produit 75,000 roubles assignat et consistera en une pierre mortuaire élevé sur sa tombe à Sousdal.

Vieux habits vieux galons.

Stettin, Mai 18.

A peine débarqué, je vous envoie la pièce de vers qui court la Russie et qui dit qu'il n'y a rien de changé. Le ministre de la justice est le bourreau de la légalité, le ministre des finances s'est acheté 1500 paysans avec le fruits de ses économies; la route au talent est fermée comme jadis.

J'ai beaucoup connu M. Timacheff *jadis*, même lorsqu'il était aide de camp de l'empereur, et non pas de l'Héritier. C'est une nature artistique et sa femme née Pachkoff, est belle comme un beau jour. Comment cet homme est devenu sous-chef de la police secrète,

est une chose que sa conscience seule sait. Le plus grand des favoris est toujours celui qui a les plus grands favoris, le comte Alexandre Adlerberg. L'empereur a jadis lui même photographié son portrait et celui de son frère et les a pendus à leurs lits. Le prince Michel Gortchakoff est le seul dont on ne dit pas de mal, ce qui équivaut à en dire beaucoup de bien, quoique, sans doute, il ait ses défauts, comme tous les hommes.

La carabine avec laquelle l'empereur tire les ours lui a été donnée par son père et a été faite par Lebedy à Prague; elle a coûté 6 ou 8,000 roubles et les balles ont l'air de se loger d'elles-mêmes au but. Si les Autrichiens avaient tous des armes comme cela, malheur aux Français. On se demande ici si notre politique est assez indépendante et digne d'une grande nation, mais la haine contre nos chers voisins est si grande, que les enfants eux-mêmes voudraient s'enrôler. L'Allemagne nus a trop exploité de tout temps.

Lorsqu'au début de son règne, l'empereur a voulu sévir contre les prévaricateurs, on est arrivé à

la conviction que la marine, placée sous les ordres du Grand Duc Constantin qui crie-tant n'est pas plus exempte de cette hideuse plaie que les autres branches d'administration. On trafique sur les cordages, mais on ne vend plus les navires, comme on le faisait du temps d'Alexandre I, en rapportant qu'ils avaient échoué. Le prince Victor Wassiltchikoff, qui avait vu par lui-même les abus qui se commettaient en Crimée, a fait des pieds et des mains pour faire punir les coupables. Il les a tous dénoncés, mais le procès n'a abouti à rien dutout.

On croit qu'à Varsovie, il fait mieux vivre qu'à Pétersbourg. On y parle aussi librement qu'en Angleterre, et s'il y a une police secrète, on ne la sent pas. Les émigrés ont été reçus à bras ouverts, on a fait des souscriptions pour eux, on leur a trouvé des emplois lucratifs. Tant qu'on exigeait des Polonais l'étude de la langue russe, ils s'y refusaient, mais aujourd'hui qu'on a réintroduit la langue nationale, les Polonais apprenent le russe par analogie avec le polonais. Je n'exagère rien en disant qu'on voudrait élever un monument à Alexandre II, et je n'ai encore

trouvé personne qui ne dise de lui que c'est un homme excellent, mais qui n'ajoute en soupirant: „Comme il est mal entouré."

L'uniforme et le régiment favoris de l'empereur, c'est encore la garde à cheval, par attachement pour son père qui aimait tant les escadrons qui, en 1825, sont venus les premiers, sous les ordres du général Orloff, sur la place d'Isaac. Donc, je ne sais pourquoi l'on voit un hussard là où il y a un cuirassier. L'empereur Nicolas avait fait présent à ce régiment d'un tableau représentant cette scène du 12 décembre et ce tableau est suspendu dans la chambre des officiers du jour, à la caserne.

Le système, les tendances, les hommes sont les mêmes encore.

Si l'empereur cherche des hommes, comment se fait-il qu'il ne trouve que des Mouravieff et des Panine? C'est qu'il y a encore trop de gens qui ne s'occupent que des parades et n'ont d'autre sujet de conversation que la toilette des princesses du sang."

Révélations.

Elle est si bonne l'Impératrice-Mère qu'elle ne peut s'empêcher d'acheter tout ce qu'on lui offre, surtout dans sa ville natale de Berlin. A peine le bruit de son arrivée se répand-t-il, que les marchands font venir des fourgons qui assiégent Potsdam, à son apparition, et quand elle est partie, tous les bazars sont vides. Elle aime la toilette jusqu'à la passion. Un soir, arrive au palais la C^sse^ V... D... avec tous ses diamants. S. M. qui ne s'y était pas attendue se trouve éclipsée. Elle prit la comtesse de lui donner une soirée et il y vient avec tous ses joyaux. — C'est à votre tour, dit-elle, de vous avouer battue. — Que voulez-vous, Majesté, lui répond la maîtresse de la maison, vous portez les diamants de tout votre

empire, et je n'ai que les revenus de mes terres pour m'acheter les miens.

M. Kossinoff, le maréchal de noblesse de Kherson, fait parler beaucoup trop de sa personne. Il avait dénoncé Mr Pirogoff au ministre de l'instruction publique de protéger les élèves qui n'étaient pas nobles, de préférence à ceux qui l'étaient, ce qui nous paraît assez naturel, une bonne mère prenant le plus soin de ses enfants les plus destitués. Mr. Kowalewsky lui répondit avec à-propos que les maréchaux de noblesse n'avaient pas l'habitude de s'adresser au ministère de l'instruction publique; mais le maréchal revint avec une dénonciation contre *le Courrier d'Odessa*, dont nous avons parlé plus haut, et ce qui nous oblige à faire à notre tour une denonciation publique.

Mr. Kossinoff a un neveu qui voulait épouser la fille d'un noble, un bon parti sous tous les rapports. Son oncle pria le général N....ff de l'empêcher et le neveu finit par engager son bien à son oncle et par lui en perdre l'argent. Est-ce là une conduite digne d'un représentant de la noblesse?

Le Prince Menchikoff dit que l'empereur Alexandre va bien, mais que ses favoris lui déplaisent; or le Comte Alexandre Adlerberg porte des favoris démesurés, de vrais éventails.

Il y avait deux frères Bibikoff: Dmitry et Hélias; l'un était ministre de l'intérieur, l'autre gouverneur-général de Lithuanie. Tous les deux sont aujourd'hui en disgrâce. Le gouverneur-général a fait beaucoup de mal, mais il a été changé pour une chose innocente. Mr. von der Hoven, Courlandais, un homme brave et qui aujourd'hui est sénateur, était alors gouverneur de Grodno. Il avait presque révolté les paysans du comte hongrois Sitchi qui s'en plaignit à Paskiéwitch, et Paskiéwitch enjoignit à Hoven de rétablir l'ordre. Hoven chargea de fers les paysans qu'il avait lui-même poussés à la révolte. Le maître de police de Vilno, Wassilieff, était un grand coquin, mais les Juifs ont une „poste en pantouffles" excellente. Le Prince Dolgorouky, le prédécesseur de Bibikoff, avait construit le No 14 dans la prison de la ville, où l'on enfermait les criminels politiques, et, à leur défaut, les faussaires d'assignats, tous Juifs

Comme ces derniers ne voulaient pas s'avouer coupables, Bibikoff leur fit donner la *schlague;* les Juifs portèrent plainte, Wassilieff fit du bruit et Bibikoff eut peur. Mais l'affaire pour laquelle il est tombé est toute autre. L'assemblée de la noblesse adressa à l'empereur Alexandre II, sous une enveloppe cachetée, la demande de rétablir l'université de Vilno, et d'autres choses tout aussi inoffensives. Bibikoff en envoya une copie à Lanskoy qui présenta à l'empereur l'introduction de la supplique comme libérale, vu qu'on y demandait pour la Lithuanie les bienfaits dont jouit la Grande Russie. S. M., sans prendre la peine de lire la pétition, la fit renvoyer à Bibikoff avec réprimande et nomma bientôt à sa place Nazimoff, qui est un homme plus honnête mais tout aussi despote. Lorsque Bibikoff se présenta au palais, l'empereur se facha tellement contre lui, qu'il le chassa de son cabinet, et Bibikoff disait plus tard: „L'Empereur m'a ouvert la porte." Il y avait d'autant plus de contradiction dans cette appréciation de la pétition, qu'on avait placé la Lithuanie à la tête de l'éman-

cipation des serfs, et comme modèle au reste de l'empire.

Hoven avait été auparavant gouverneur à Voronège et y a tellement embrouillé le cadastre, qu'on n'en finira jamais de l'arpentage des terres. Un jour qu'on le rappelait aux lois, en lui montrant un volume du code, il le mit entre la chaise et son derrière et présenta la demande formelle *d'être autorisé désormais à ne pas en référer aux lois dans ses décisions.* Son parent Biström qui sait à peine le russe et qui est auprès du ministre de l'instruction publique, au contraire, a toujours le mot de loi dans sa bouche. — „Conformément à l'article tel et tel du code, vous dira-t-il, ma tante a un chien." La Perse ne présente guère des originaux d'une telle espèce parmi ses juges et ses fonctionnaires.

La dernière affaire de Simachko a été envoyée à la *Gazette de Prusse* parce que Nasimoff, avant l'arrivée de l'empereur, a brisé une lanterne au relais et s'est écrié: „Il ne faut pas appeler ce pays le gouvernement de Minsk, mais la république de B...."

Le fait est que les Grecs-Unis n'ont jamais cessé

d'être catholiques romains, de lire des livres latins et de se confesser à leurs curés, malgré que le gouvernement eût changé une de leurs églises en prison. Sur la dénonciation de Simachko, disant que est curés convertissaient au papisme par la force, Nasimoff envoye sur les lieux son aide-de-camp Pavloff, et il en résulte une flagellation générale. Pauvre pays!

Le Comte Tolstoy qui avait servi dans l'artillerie de la garde a pris son congé, parce que l'empereur Nicolas lui avait dit: „imbécile!" Il s'est retiré dans le gouvernement de Kherson, où il a 8000 paysans. Eh bien, le croirait-on, la noblesse n'en veut pas pour maréchal et lui applique le sobriquet que lui a donné le tzar.

Actualités.

„Quand Auguste boit, la Pologne est ivre," disait-on jadis, et aujourd'hui le Cte C.... se fait servir toutes les heures un verre de sherry, de crainte d'en boire chaque fois une bouteille. — *Péï da délo razoumei,* a dit Kryloff; bois, mais sache ta besogne.

L'adultère est un crime contre l'église et l'Etat dans tous les pays, excepté la Russie. Il s'en suit que les hommes riches ou puissants ont deux familles, l'une officielle et l'autre clandestine. Or plus un vice est enraciné, plus les lois devraient être sévères pour le punir.

Sous l'empereur Nicolas, on n'osait pas ouvrir la bouche, on fermait les portes quand on avait quelque chose à se dire. Aujourd'hui on lit les choses

les plus défendues, imprimées ou manuscrites, à haute voix.

On ne prête rien moins à l'empereur Alexandre II que l'intention de rétablir la Pologne, comme un pas vers l'établissement des Etats — Unis Slaves dont son oncle a toujours voulu. Lors de sa première visite à Varsovie, M. Mukhanoff présenta à S. M. un élève qui avait appris un discours en russe. L'empereur l'interrompit en demandant: — Est-ce un Russe? — C'est un Polonais, Sire. — Eh bien, ne sait-il pas parler sa langue?

L'Empereur Alexandre a lu *la Cloche* jusqu'au numéro qui contenait un article intitulé: „les Voyageurs très-augustes," où l'on abîmait l'Impératrice-Mère d'une manière, qui ne pouvait en aucune façon servir la cause générale. L'empereur ordonna de ne plus lui apporter cette vilainie; mais depuis, il s'est ravisé.

Depuis que l'émancipation des serfs est sur le tapis, les terres enchérissent en Russie; pour faciliter leur rachat le patriotisme des nobles en élève le prix. L'empereur espérait qu'ils en feraient don aux paysans,

et le fait répond mal à sa supposition. Le gouvernement de Wolegda est placé dans une situation particulière. C'est une des plus vastes provinces de l'empire, mais où il y a le moins de terres arables; les marécages et les forêts composent la majeure partie du territoire et une *dessiatine* de terre couverte de bois de mâts se vend cinq roubles, grâce au manque de voies de communication. En attendant qu'on ait défriché les terres, les nobles sont embarrassés pour en donner aux serfs.

M. de Soltykoff écrivait des nouvelles dans des revues russes. Le ministre Lanskoï, en le nommant vice-gouverneur à Viatka, lui dit qu'on ne pouvait pas s'occuper bien de littérature et de service à la fois et qu'il l'engageait à opter entre les deux. Pourtant Derjavine et Dimitrieff, deux poètes russes, ont été ministres sous Catherine II. Il est vrai que M. Pissmensky peut à lui seul nous dédommager du silence de plusieurs écrivains.

M. Fœth, le poète russe qui a traduit Horace et qui traduit Goethe, a été si peu enchanté de son voyage en Italie qu'il déclare ne pas vouloir en faire

un autre, si même on lui en payait les frais. Cela prouve que les Russes ne sont pas tous vagabonds et qu'on peut être poète, sans aimer le pays du Dante, du Tasse et de Pétrarque.

L'empereur, ayant exprimé son étonnement de ce que la noblesse de Kherson ait choisi Mr. Kossineff pour maréchal, nous devons dire comment ce dernier s'est pris pour être élu. Il a déclaré à l'ancien maréchal, un vieux soldat et un excellent homme, que s'il reparaissait aux élections, lui et ses partisans lui donneront des boules noires et qu'il n'épargnera ni frais ni boissons pour arriver à ce but. Le vieillard fut intimidé et ne parut pas, tandis qu'il l'aurait, sans aucun doute, emporté sur son concurrent. Mais la paix de Paris ayant été conclue, il n'y eut pas lieu de faire des sacrifices pour la guerre, et M. K. risque bien de ne pas être réélu et de ne pas avoir de croix pour ses dénonciations.

Demi-Mesures.

Un cordonnier qui prend les mesures trop petites fait souffrir ses pratiques. — Versez la coupe pleine! Verser la moitié d'un verre c'est offenser l'hôte. Les demi-mesures produisent des pantalons trop courts, des gilets trop étroits.

Le verre trop plein déborde, salit la neppe, le trop salé ne vaut rien en quoique ce soit; une bonne mesure est excellente en toutes choses.

Nous avions trop de despotisme jadis, nous n'avons pas assez de liberté aujourd'hui. Les mesures qui n'atteignent pas leur but, ce sont des balles qui tombent en deçà de l'objet qu'on vise.

Il y a une arithmétique politique. Le bien-être public est representé par 100%. L'amélioration de

l'état des paysans soit 10 %; mais on nous en donnera que 3 ou 4 %. La publicité vaut 10 % et elle est tout au plus améliorée de 1 %. Le code Napoléon existant en Pologne vaudrait bien 10 %, mais on ne songe pas à l'introduire en Russie. L'armée a été améliorée de 2 %; les chemins de fer, une fois achevés, vaudront bien 4 %; l'abolition des prévarications bien 5 %, mais c'est tout au plus si on a réalisé un bénéfice d'un ½ %, dans cette ligne. L'aigle russe volait jadis aux ailes déployées, aujourd'hui on voit sur les monnaies nouvellement frappées un aigle plumé.

Il est le propre des jeunes gens de tous les pays de louer les vieux temps, mais les veillards qui voient s'effecteur les progrès disent que tout s'améliore. Les slavophiles seuls préfèrent le vieux temps, mais ils ont si peu de succès avec la nouvelle génération, que le professeur de littérature russe à l'université de Moscou, Mr. Maykoff, a dû quitter sa place, parce que les étudiants ne voulaient pas écouter ses déblatérations rétrospectives. On ne leur a rien fait pour cela, mais ils ont eu beau se plaindre du

profetseur de Zoologie, Varnek; sa femme étant parente du gouverneur, on le maintainait à son poste, et comme aux universités russes ce n'est pas comme aux universités allemandes, où il y a plusieurs professeurs de la même branche, donc rivalité pour eux et choix pour les étudiants, ils ont chassé Varnek, et ont été chassés à leur tour!

Le juste-milieu mène à l'indifférene religieuse, à l'indifférence en matière politique, au sceptisme en philosophie, et le tout aboutit à la ruine de la monarchie.

On donnait à Pétersbourg une pièce de théâtre: „Le monde n'est pas sans bonnes gens." Il y eut foule, le gouvernement s'en effraya, l'on défendit la pièce. Est-ce avec de telles mesures qu'on espère faire fleurir la littérature dramatique?

— Quel beau règne, nous disait un favori en herbe de l'empereur Nicolas, en 1840. — Son histoire, repondîmes-nous sera écrite à l'étranger, et non pas en Russie. Nous avons tenu parole; chaque acte du nouveau règne est, à son tour, inscrit dans les annales universelles.

— Il fait bon de vivre maintenant à St. Pétersbourg, nous disait un compatriote. — On dit qu'on y est mieux qu'à Paris. — C'est beaucoup dire.

Un Français faisait un cours de géologie à St. Péterbourg, en exposaent des hauts reliefs qui représentaient la formation des couches. Le métropolitain protesta contre l'enseignement public d'une science qui ne concordait pas avec la Bible. L'empereur résolut que puisqu'on avait commencé à Pétersbourg, on y continuerait l'exposition, mais sans commentaire, et l'on n'en ferait rien de tout cela en province. Oh, Joukovsky, pourquoi n'a-t-il été ni un homme d'Etat ni un homme de science!

Mr de Tolstoy, secrétaire de l'ambassade russe, dénonce au Cte Kisseleff qu'au cabinet de lecture russe, à Paris, on vendait et lisait *la Cloche*. L'ambassadeur fait venir chez lui Mr de Poggen Pohl et lui dit: „Vendez le journal, si vous voulez, mais ne l'exposez pas sur la table!"

Un cousin du rédacteur du *Nord* avait émigré sous Nicolas et c'était engagé comme marin sur un baleinier anglais qui, pendant la guerre, faillit tomber

aux mains des Russes, dans la Mer d'Okhotsk. L'empereur Alexandre l'a gracié et lui a permis de résider à l'étranger; mais c'est au Grand-Duc Constantin qu'on doit que cette mesure n'ait pas été une demi-mesure.

L'irrésolution dans notre politique extérieure a amené la paix de Villafranca, une demi-mesure qui sera la source de bien des maux.

La Constitution.

Auprès de l'université de St. Pétersbourg, il y avait jadis une pension qui préparait les jeunes gens à y entrer. Les uniformes étaient de rigueur et ressemblaient à ceux des étudiants. L'empereur Nicolas y entre un jour, au moment où l'on examinait les élèves en géographie politique. — Quel gouvernement il y a-t-il en Russie? demanda le professeur.

— Despotique, répondit l'élève sans broncher et sans entendre malice.

Le tzar quitta l'institution furieux et la fit fermer incontinent.

Le mot d'autocrate cependant veut dire en Angleterre, et p. ê. même en France, plus que le mot de

despote, qui en grec, veut dire souverain et s'emploie dans le service divin.

Les constitutions sont tombées en discrédit, mais l'Allemand prouve que, par tempérament et par la nature de son esprit, il est le plus apte à jouir de la légalité qui constitue le bonheur de l'Angleterre.

„En Russie, il n'y a pas de loi," a dit Pouchkine. „La loi n'est pas écrite pour les sots," dit un proverbe russe. Mais le russe se pique justement d'avoir de l'esprit.

Nous avons publié dans le temps dans le journal de Mr Cobden, *L'Empire,* un projet de constitution pour la Russie, que la rédaction a préfacée en la déclarant propre à assurer la grandeur et le bonheur du peuple russe. Il y a des lois organiques (государственные законы) qu'il s'agirait d'étendre et l'on ne saurait réformer les lois russes sans commencer par les droits politiques. La nobblesse a des élections, seulement, par insouciance ou par paresse, elle les laisse décrépire ou ne les exerce qu'avec insouciance. Les marchands et les paysans ont aussi leurs élections

et il s'agirait seulement d'étendre la sphère d'action de ces états.

L'Empereur fléchit sous son fardeau, et tout autre après lui le sentira beaucoup trop lourd. En déclarant qu'il *ne peut mal faire*, on lui assurerait l'amour de ses sujets et reverserait la responsabilité sur qui de droit. Son activité n'en restera pas moins immense.

La Russie est trop grande pour être forte. Mais si l'on veut qu'elle se mette au pas avec les autres puissances, ne faut-il pas égaliser les droits de ses sujets avec ceux des autres pays et la faire l'égale des autres puissances en lumières et en civilisation ?

Une des recettes les plus importantes du gouvernement russe consiste dans la ferme des vins. Tout le monde s'accorde à dire que c'est un revenu immoral. — Mais il n'y a qu'une représentation nationale qui peut créér des impôts et en asseoir l'assiette, sans exciter des mécontentements.

Le noble cessant d'être le maître d'esclaves

réclame les droits de citoyen libre. Le paysan, en devenant libre, y est convié aussi.

On croit que l'Empereur règne, mais que la noblesse gouverne, tandis qu'au fond ce ne sont que quelques chefs de chancelleries qui expédient toute la besogne, et l'un d'eux dernierement faisait entrer un pétitionnaire aux lieux, pour prendre son *offrande*, sans être vu ni connu! Voilà où nous sommes tombés, et d'où il s'agit de nous relever, avise qui pourra!

Données statistiques.

La population en Russie n'augmente même pas de 1 p. ct En 1856, elle ne s'est accrue que de 0,86. La guerre a été pour beaucoup dans cette stagnation. Nous avons 71,000 milles carrées de pays trop froid pour être habitable, et il y a 8 gouvernements de la Siberie où la population n'est pas d'une âme par verste carrée. 40 habitants par verste carrée ou 2000 par mille carrées est la population la plus forte en Russie et ne s'y rencontre que dans les gouvernements du centre: Moscou, Toula, Koursk, Kieff. Les deux gouvernements qui comptent le plus d'habitants sont ceux de Perm et de Viatka: au delà de deux millions chaque, mais ce sont aussi les provinces les plus vastes. Le gouvernement qui en

compte le moins est celui d'Arkhangel: 230,000. Dans les capitales et dans les ports, la population masculine dépasse le nombre des femmes, mais en général il naît plus de filles que de garçons et il meurt plus d'hommes que de femmes.

Dans les villes, le mouvement de la population est plus considérable que dans les campagnes. Le gouvernement où il y a eu le plus de mariages et de missances a été celui de Voronech et c'est dans celui de Grodno qu'il y a eu le plus de mortalité.

Le nombre des enfants qui vont à l'école n'atteint pas encore 1 % du nombre des habitants. Les 8,217 écoles sont visitées par 450,002 élèves, ce qui dome 0,70 de la population.

Le bétail est plus nombreux en Sibérie que dans le reste de l'empire, parce qu'on s'y adonne à la pasture plus qu'à l'agriculture. Il y a 18 millions et lemi de chevaux, 26 millions 1/4 de bêtes à cornes et 52,000 de brebis dans tout l'empire. Il y a 15157 chiens en Sibérie qui servent au transport. Il n'y a que 2000 ânes et mulets dans la Russie

d'Europe et 24,333 dans celle d'Asie. On compte près de 60 mille chameaux et 432,342 rennes.

Il n'y a que 4,038 marchands en gros, pour le commerce étranger et intérieur, et c'est tout au plus si le capital engagé dans tout le commerce s'élève à 500 millions de roubles.

La Ferme des vins.

Lettre d'un paysan russe, au ministre de l'Intérieur.

„Votre Excellence,

„Vous avez tourné et tourné autour de la question de la tempérance et vous avez opté pour la ferme des vins. Vous avez flotté entre la conscience et l'intérêt et vous vous êtes prononcé pour le cabaret. On ne tombe que du côté où l'on penche et vous avez issu une circulaire engageant à nous pousser à l'ivrognerie. Quel autre gouvernement que lenôtre prélève la plus grande partie de ses revenus de la consommation des vins? En Amérique, les sociétés de tempérance vivent au grand jour, et les hôtels, sur la grande route, exposent à leurs fenêtres des

œufs et du lait, pour indiquer qu'on n'y trouve pas d'alcohol. Vous me donnerez envie de devenier Musulman pour ne pas me griser, si dans mon pays orthodoxe, on ne peut plus être sobre. J'en appelle donc de Philippe ivre à Philippe à jeun. Ailleurs, on impose l'air, la lumière, il y a l'impôt des fenêtres, l'impôt du revenu; où donc il y a-t-il la ferme des vins vendue aux enchères et en détail pour chaque district? Imposez l'eau, s'il faut que vous imposiez tout, mais ne conviez pas toutes les populations à se griser. Vous autres, vous avez du vin de Champagne, et vous voulez que nous buvions de l'eau-de-vie de seigle! Il est vrai que pour augmenter leurs revenus, les baillis y mêlent de l'eau, beaucoup d'eau, ce qui oblige le pauvre paysan à dépenser d'autant plus en vin.

Vous représentez un gouvernement moral, chrétien, et vous voulez vivre de l'immoralité du peuple. Fi donc, Monsieur le ministre!

— Il faut que le gouvernement vive. C'est juste. Mais alors développez l'industrie, aulieu de protéger l'ivrognerie.

Le noble qui entre dans le commerce est forcé d'entrer à l'hôtel de ville, et la municipalité le dégoûte de l'industrie. Faites des chemins de fer qui conduisent aux mines de fer et de charbon, et l'industrie prendra un nouvel essor; mais pour Dieu, laissez nous être sobres, si tel est notre bon plaisir. Vous allégez nos chaînes, et nous aurons donc moins besoin de noyer notre chagrin. Nos pères aimaient l'hydromèle et nous aimons mieux le *kvass* que la *sivoukha* (eau-de-vie). Voyez ce que le whisky a fait des Irlandais et souffrez, que nous nous sauvions sans vous, ou malgré vous.

Je frappe de mon front pour tous mes confrères que vous appelez vos jeunes frères et je suis votre dévoué serviteur

Sidore."

Woronech,
Juillet 12.

Eppure si muove.

Et pourtant la Russie avance et avance malgré tout le monde. Il en est du mouvement comme de bien d'autres faits dont nous n'avons une idée que par la comparaison. Comparez donc la Russie à l'Autriche, et vous verrez que la stagnation est l'apanage de ce dernier empire. Mme * * * a chanté à Londres pour les Polonais, et n'ose plus rentrer en Autriche. Mme * * * a pris part au concert donné pour les pauvres Italiens et elle est mise à l'index. Mr * * * a été à un dîner politique, il est placé sous la survaillance de la police pour un an. L'Autrichien ne respire librement qu'en passant la frontière, et ce n'est qu'en pays étrangers qu'il apprend combien le sien est encore arriéré. Tout est pire depuis 1848,

chacun paye plus d'impôts, les constitutions de Hongrie et de Croatie sont enterrées et si l'on parle de réformes, on sait qu'il n'en sera rien et que l'empire continuera à être sous la pantoufle cléricale.

Si le gouvernement russe est encore trop ombrageux envers la presse, c'est parce qu'il a peur qu'il n'y ait trop de Voltaire et de Rousseau, mais il arrivera à comprendre qu'il ne suffit pas de vouloir l'être pour le devenir et qu'il doit être reconnaissant pour les abus qu'on lui dévoile, afin de les corriger. Le crime de lèse-majesté ne s'étend pas à la critique des ministres.

La curée des places est malheureusement encore trop en vogue. Il y eut un temps où les discussions pour la préséance (мѣстничества) parmi la noblesse ont rempli le pays de troubles et de rumeurs. Aujourd'hui que ne fait-on pas pour avoir une place qui se trouve toujours prise d'avance pour un protégé de la Grande Duchesse Hélène Pawlowna, d'Adlerberg ou de Baranoff?

La compagnie française des chemins de fer s'est laissée, dit-on, infecter par le mal du pays: les

malversations et les prévarications; mais le Bon de Rothschild a fini par obtenir l'autorisation d'établir une banque à St. Pétersbourg en concurrence au Bon Stieglitz.

On nous dit: — „Vous croyez que les gouvernants sont fait pour leurs sujets, et nos hommes au pouvoir pensent que le peuple est fait pour eux. Donc vous ne sauriez vous entendre.“ Cependant, il n'y a pas de droits sans devoirs et plus les droits sont étendus, plus les devoirs sont considérables. L'autocratie a des priviléges illimités, parce qu'elle a des obligations immenses. Elle peut tout, mais à condition d'assurer le bonheur de chacun. Autrement, plus elle prend moins elle donne, est un principe qui, en politique, mène à la ruine.

Il y a incapacité dans l'administration des finances. Les actions élevées au profit des souscripteurs protégés sont bien vite tombées et le pays n'est pas préservé des spéculations malheureuses. Mais il ne faut pas perdre de vue le majeure pour la mineure, et la formation des compagnies est par elle même un progrès incontestable.

Des patriotes demandent une exposition universelle à St. Pétersbourg, et il va en effet tant d'argent russe en pays étrangers, que la réciprocité est doublement désirable, sous le rapport industriel comme sous le rapport financier.

Notre amnistie.

Quelque répugnance que nous ayons à entretenir le public de notre personne, nous devons à nos amis qui nous croient réconcilié avec le gouvernement russe la vérité sur ce point.

Voulant le progrès et le bien audessus de toute forme de gouvernement, il est probable que si, aulieu de Nicolas, eut régné en Russie un autre Alexandre, au lieu d'avoir l'exil pour partage, nous aurions trouvé une activité politique réelle. Quelle aberration ne faut-il donc pas pour faire souffrir les autres des erreurs et des cruantés de Nicolas! Nous concédons que l'empereur aime son père à qui il doit sa vie et sa couronne, mais est-ce difficile de comprendre que

nous qui lui devons l'exil et la persécution nous l'aimions beaucoup moins?

Le jour de son couronnement, Alexandre II nous rendait les droits que nous avait ôtés son père, mais nous interdisait l'entrée des capitales et nous obligeait à entrer au service!

On dit que la raison de telles dispositions provient de ce que le gouvernement russe est un gouvernement personnel et dont la responsabilité gît dans le monarque seul, ce qui peut donner l'idée à un exilé politique de se venger sur le tzar, tandis qu'en Angleterre p. ex. il n'y a rien à craindre à laisser les condamnés rentrer à Londres. Quoiqu'il en soit, exil pour exil, nous avons mieux aimé celui de Londres que celui de Riga. Un an après, après s'être laissé beaucoup prié par les uns et les autres, l'empereur, nous donnait une amnistie sans restriction, et comme pour en diminuer le prix, on nous communiquait cette mesure sous le nom de *miséricorde impériale*. Après avoir dûment protesté contre cette expression, ainsi que contre un passeport qui ne faisait pas mention de notre état, nous vînmes à Berlin,

où des affaires de famille nous contraignirent à prolonger notre séjour à l'étranger. En ayant demandé l'autorisation, on nous donna pour réponse qu'il „fallait profiter d'une faveur avant d'en demander une autre."

Au lieu d'une amnistie sans restriction, la grâce devenait un retour sans condition, et pour nous faire une douce violence, M. de Budberg invitait la police de Berlin à nous faire partir, nous dénoncant d'avoir deux passeports. La police de Berlin eut beau dire elle-même que le passeport russe n'était pas en règle, ne disant ni quel sujet j'étais ni quelle était ma profession. Je fus contraint de partir, mais j'eus garde de partir pour la Russie.

Il ne s'agit pas d'un grade. Je dois mon état à ma naissance et mon grade à mes études. S'il faut recommencer des examens, je suis prêt; mais je ne puis laisser les torts de mon côté, et passer pour un criminel gracié. Condamné par contumace pour avoir été contumace, si je consens à purger cette contumace, la peine tombe d'elle-même et il ne peut plus être question de grâce. Il y a même

quelqu'un qui a dit que si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour S. Mr., j'aurais été trois fois sauvé.

On nous dit qu'on ne demande de nous qu'un acte de soummission ou de présence, et nous disons que nous n'avons pas eu besoin de passer la frontière russe pour trouver des restrictions à une amnistie octroyée sans limites.

Sans doute, c'est être dupe que de se sacrifier pour les autres, mais il faut être le dernier des hommes pour savoir ce qu'il faut pour le bonheur de ses concitoyens et ne rien faire ou ne rien dire pour les y faire parvenir.

Nous avons adressé la lettre suivante à S. M., en date du 15 Juin:

„Sire,

Mon histoire me rappelle un pauvre diable à qui un grand seigneur, le jour de sa fête, à lui, à donné une monnaie. Il la tourne et la retourne et voit qu'elle est fausse, mais le seigneur ne sait pas

s'il doit la reprendre ou remplacer par une meilleure. Si j'étais que vous, j'aurais donné une reprimande à ce diplomate qui dépasse les autres d'une coudée et qui donne un passeport de galérien à un homme amnistié „sans restrictions," et à cet autre dont tout le monde se moque et qui a eu l'héroïsme de se placer sous la protection de la police de Berlin et de demander mon expulsion; mais il dit n'avoir agi que d'après des ordres susperieurs!

„Majesté! Le bon Dieu, en vous donnant un bon cœur a voulu faire un grand présent au peuple russe et le récompenser de toutes ses souffrances et de toutes ses prières, mais vos soi-disants amis ne cherchent qu'à en arrêter les effusions, toujours sous le prétexte des raisons d'Etat.

So spoke the fiend, and with necessity,
The tyrant's plea excused his dev'lish deeds,

a dit Milton."

Une visite à Mr de Maltzoff.

Mr de Fonton me dit un jour, entre la poire et le frommage: — Allez donc voir Mr de Maltzoff à Soden, c'est un égoïste, mais c'est un bon homme. Je lui aurai en attendant parlé de vous.

Donc le 12 Juillet, je pris le convoi de Wiesbade et arrivai dans cette ville bouillante qui a nom Soden. Je vais au Coursal, où logeait Mr de Maltzoff et je demande s'il est visible?

Il me reçoit debout et en le regardant, je vis un face rasée. Je lui décline en bon français l'objet de ma visite, et il me répond carrément:

— Etes-vous ce Monsieur Golovine qui a écrit des livres sur la Russie?

— Oui.

— En ce cas, je désire n'avoir aucune relation avec vous.

Je m'inclinai, et dans mon salut, il a dû lire le mépris que m'inspirait sa réponse.

Un moment après, je lui fis tenir un exemplaire de *La Russie depuis Alexandre le Bien-Intentionné.* Une heure après, j'entendis sa voix, comme il montait dans les vagons, pour aller à Francfort.

Une dame qui tient de près à la diplomatie russe dit: — Voilà un homme qui est aussi laid que méchant.

Nous vivons en effet dans un siècle où les rustres ne sont plus soufferts pour palefreniers, encore moins comme diplomates.

Mr de Maltzoff écrit des notes pour le ministre des affaires étrangères et va au club anglais demander comment on traduit en russe tel ou tel autre mot français. Il y aurait-il eu jalousie de métier?

La Russie jugée par un Français.

Paris, 15 Juin.

„J'ai toujours été votre ami de loin, je me suis intéressé à votre sort, et je m'étonne que vous ne soyez pas rentré depuis longtemps. Sous Nicolas, votre place était à l'étranger; sous Alexandre, elle est en Russie. L'impulsion est donnée, on ne l'arrêtera pas, et la jeunesse finira par arriver au pouvoir. J'ai visité la Russie à plusieurs reprises et je crois plus que jamais à une confédération slave. Le Tchekh fait ses prières en Slave et le Croate prit pour l'empereur de Russie, tandis que le Lithuanien représente le diable en habit noir avec de longs cheveux, comme un *Altdeutcher*.

C'est l'Allemagne qui a systématisé le despotisme

partout. En s'éloignant d'elle, la Russie redeviendra nationale. Du temps de l'empereur Nicolas, la confédération slave n'était pas possible, mais avec un gouvernement libéral russe, elle est dans la force des choses.

J'ai appris le russe. J'ai lu la continuation de la pièce de Griboïédoff par la comtesse Rostoptchine: „Le malheur d'avoir de l'esprit, — après vingt ans.“ Famoussoff y est tombé dans la décrépitude, à l'âge de 70 ans. Scolosoub est devenu gouverneur et Maltchaline est heureux avec sa femme. J'ai aussi lu l'ouvrage de Soltykoff dans les *Annales patriotiques: L'affaire embrouillée* qui a mis tant en colère l'empereur Nicolas qu'il a exilé Soltykoff à Viatka et avait défendu la revue. La vie de province en Russie tient encore à la barbarie, mais l'empereur Alexandre est rempli d'excellentes intentions. Le maréchal de noblesse de Kiew, Tichkéwitch a littéralement forcé la porte du cabinet de l'empereur pour l'entretenir de l'émancipation des serfs, et S. M. est restée enchantée de lui.

Au sortir de la guerre, on avait réduit la cava-

lerie, ce qui a fait que les chevaux qui se vendaient 300 roubles se sont vendus trois roubles. La cavalerie autrichienne s'est remontée de chevaux russes, des marchands se sont ruinés à nourrir des chevaux qu'ils ne pouvaient vendre, près de 200 harras ont fermé dans le gouvernement de Poltawa, mais le général Adlerberg a réalisé des bénéfices considérables en achetant des chevaux pour les revendre. Aujourd'hui on rachéte des chevaux à 300 roubles.

On avait donné des galons aux cuirrassiers, on vient de les ôter à la garde à cheval, pour rétablir l'uniforme de l'empereur Nicolas dans sa forme primitive.

J'ai prophétisé la révolution de 48, et je prédis de grands évévéments avant six ans. La résurrection de l'Italie amenera le rétablissement d'autres nationalités. On est pendu dans ce monde pour avoir raison avant vingt ans, mais bientôt il y aura vingt ans que vous avez émigré; courage donc et persévérance!"

* * *

La noblesse et le prolétariat littéraires.

St. Pétersbourg, Juin 18/16.

„Monsieur,

„Dans votre *Russie depuis Alexandre le Bien-Intentionné,* vous dites que la noblesse se réfugie aujourd'hui dans les lettres.

„Nous avons le Comte Sollohub, dont le nom ne passera pas à l'immortalité, mais dont quelques expressions sont déjà passées dans le peuple. Nous avons le Prince Odoïewsky qui protége les lettres d'une manière princière, mais qui lui même a écrit beaucoup trop peu.

„M. Gontcharoff s'est fait censeur, et c'est en cette qualité qu'on lui a payé si cher pour son roman si mauvais. Ce n'est même pas la seule chose qu'on

ait à lui reprocher. Mr Dostroïewsky s'est fait fabricant de cigarettes, avec ou sans surprises. Nekrassoff vend le *Contemporain* et MM. Gretch Boulgarine en font autant, dit-on, de *l'Abeille du Nord.* Pour ne nommer personne, quelques uns de nos hommes les plus lettrés se grisent le soir et sont parfois relevés dans la rue par la police. C'est qu'il y a un malaise qui s'est emparé de tous les esprits, et le peu de protection que le gouvernement accorde aux hommes de lettres fait qu'ils sont tous plus ou moins blasés, dégoûtés de la vie animale comme de la vie intellectuelle. Le Comte Tolstoy est notre Hoffmann, M. de Soltykoff a assumé un anonyme qu'il a rendu célèbre (Stchédrine); mais il y a tant de petites et mesquines jalousies dans notre littérature, que vous briseriez votre plume, à votre retour, plutôt que d'envoyer vos écrits à la censure. Nous sentons tous qu'il y a quelque chose dans l'air, mais nous ne savons pas si nous vivrons assez longtemps pour le voir se réaliser. Espérons toutefois que ce ne sera pas le choléra qui vient de redoubler d'intensité.

„Nous patienterons bien jusqu'à la fin du règne

d'Alexandre II, mais on n'aime pas chez nous le Grand Duc Constantin. On sent qu'au fond c'est un autre Nicolas et quoiqu'il oblige sa femme à beaucoup d'ostentation religieuse, les apparances ne nous trompent pas.

„Quelques unes des chansons de Béranger ont été admirablement traduites par Kourotchkine.

„Vous ne sauriez croire à combien de déboires est exposé notre historien Solovieff. Son travail sur l'époque constitutionnelle ne verra décidement pas le jour. Du reste il paraît que la chambre de nos députés *(Zemskaïa Douma)* était élue par le tzar et non pas par le peuple."

Passé et futur.

St. Pétersbourg, Juin 4/59.

„Lors du couronnement, à Mouscou, le grand-duc Héritier vit un commissaire de police frapper un homme dans la rue. Justement indigné, il l'envoya au corps de garde, lui demandant s'il ne connaissait pas la loi qui défend d'exercer le pouvoir en présence d'un supérieur? Le lendemain, l'empereur fit relâcher le commissaire et dit à son fils: „J'ai été vingt ans Héritier et je n'ai jamais fait du vivant de ton grand père, une chose pareille à ce que tu as fait."

„La demoiselle d'honneur P.... P.... a été une fois en vacance auprès de son père, au Midi de la Russie, et une autre fois en Italie, aux frais de

l'empereur. C'est pour mettre fin à sa liaison avec N.... N.... qu'on a bien vite marié ce dernier.

„Il y a une autre version sur la mort du peintre Ivanoff. On dit qu'il à trop mangé de *batvinia* (soupe froide russe), lorsqu'il avait chaud et est mort des suites de cette imprudence.

„*La Cloche* a fait tort au général Froloff, en disant qu'à Jaroslav il a refusé brutalement l'invitation à un bal des richards de cette ville P.... Il a eu une excellente raison pour décliner cette politesse, en disant que lorsque son régiment quittait cette ville pour aller à la guerre, ces messieurs n'avaient rien fait pour les soldats.

„Kosliainoff, le gouverneur de Kasan, prouve bien qu'on nomme aujourd'hui à ces postes comme jadis, non pas les plus dignes, mais les plus en faveur. C'était un colonel que l'empereur connaissait personnellement, mais qui ne se recommandait par aucune qualité nécessaire pour ce choix.

„Cette année on paraît demander moins de passeports pour l'étranger. L'année dernière ou en a donné 5000 à St. Pétersbourg, 60,000 dans l'empire

entier. Ne supposez qu'une dépense de 1000 roubles par passeport, cela a fait soixante millions qui ont passé à l'étranger.

„Vous ne reconnaîtriez pas l'empereur si vous le voyez; son œil est devenu terne, il a l'air de ne pas voir ceux qu'ils regardent. Aurait-il du chagrin? C'est notre seconde providence et ses jours nous sont précieux. Le Crand-Duc Nicolas ressemble le plus à son père, mais c'est le grand-Duc Michel qui est le plus beau. C'est extraordinaire comme l'Impératrice-Mère se conserve, cela tient du prodige. Elle a toujours le même port imposant.

„Un des hommes qui approchent le plus l'empereur m'a dit: „Si Alexandre I a été une chance heureuse, ce sera une chance heureuse si quelque chose de grand se fait durant le règne d'Alexandre II.

„J'ai pris du renseignements sur les antécédents de Mr Kossineff. Il a été juge à Alèxandrie. Il ne rançonnait pas ses clients, mais il les obligeait à jouer avec lui aux cartes et ils étaient sûrs de perdre.

„Je ne puis m'empêcher de rire de l'ignorance des journaux français pour tout ce qui regarde la

Russie. Ainsi *la Patrie*, en parlant de la pièce du Comte Sollohub (*Une preuve d'amitié* récemment représentée au Théatre Français), dit que Pouchkine et Lermontoff étaient des immitateurs français, tandis que le Cte Sollohub est un poète original. Or „Eugène Onéguine" de Pouchkine est si national qu'il est intraduisible. Ni Pouchkine ni Lermontoff n'auraient songé à se faire applaudir par le public parisien et Sollohub est un poète en prose."

* * *

La navigation.

La Russie commence à s'inquiéter de sa balance mercantile. Les mines d'Oural ne valent pas celles de la Californie et si l'on produit pour 15,000,000 de roubles de l'or par an, le commerce étranger absorbe 150,000,000 en lettres de change. La Russie envoie des produits brutes et importe des produits de luxe. Or le besoin qu'on a de pain est d'eterminé par le nombre de la population, tandis qu'il n'y a pas de bornes aux dépenses de luxe. Le dicton: „le pain ne va pas chercher le ventre, mais le ventre va chercher le pain," s'est réalisé en ce sens, que l'Angleterre fait venir des blés des Etats-Unis. Elle bat en

attendant la Russie par la supériorité de sa navigation. Ses vaisseaux qui vont chercher du blé en Russie, aulieu de prendre des pierres comme lest, prennent du charbon de terre qu'on débarque plus aisément, parce qu'il faudrait payer pour le transport des pierres à un endroit indiqué, tandis que le charbon de terre trouve des acheteurs immédiats. Voilà ce qui fait que le poude de charbon de terre à Odessa se vend 5 kop. argent et que notre antrosyte ne peut supporter la concurrence. Si l'on ne veut pas affecter les navires de l'Etat au transport des marchandises, ce qui n'empêcherait pas nos matelots d'apprendre la navigation, il faudrait faire un acte à la Cromwell et frapper d'une taxe les vaisseaux de construction étrangère. En ce cas, les étrangers eux-mêmes construiraient des vaisseaux pour la Russie. Les navires de guerre à voile n'ont jamais été propres au transport des denrées, et depuis on les laisse pourir ou bien on les remplace par des bateaux à vapeur.

Ceux du la Méditerannée qui vont aux Lieux Saints, autant qu'à Marseille, ont réalisé dans un mois

un bénéfice d'un million de francs pour 14,000,000 de dépenses une fois faites; mais il ne faut pas s'attendre à une devidende avec le gaspillage qui règne daus cette compagnie, et les frais de transport varient à Odessa de 24 shellings à 4 livres sterling.

Les Conservateurs dans l'exil.

On nous dit que nous sommes des révolutionnaires et je maintiens que nous voulons l'ordre et que ceux qui sont au pouvoir propagent le désordre.

Les incendies sont en permanence, et l'empereur Nicolas faisait fusiller les accusés qu'on a reconnus avoir été innocents. La ville de Kozloff a été incendiée par une mendiante irritée de ce que les habitants ne lui donnaient pas assez d'aumônes, et cette police si vantée ne sait pas mettre ordre à des crimes aussi fréquents et aussi terribles. On loue les pompiers de St. Pétersbourg; leurs chevaux doivent coûter cher; mais les meilleurs pompiers, dit-on, sont ceux de Berlin qui, cependant, cassent plus qu'ils ne sauvent. La meilleure police est celle qui prévient les incendies

et non pas celle qui fat le plus de bruit et d'étalage. Si les compagnies d'assurance à St. Pétersbourg donnent des dividendes aussi belles qui celles de New-York, les pompiers de cette dernière ville valent encore mieux, et les incendiaires russes disent: „S'il y a des gens qui aiment à aller voir des incendies, pourquoi voulez-vous qu'il n'y en ait pas qui mettent le feu, pour y trouver de quoi vivre?" C'est le cas de trouver des Vidocq pour découvrir et supprimer ces complots permanents.

Nous ne sommes pas les partisans de la peine de mort, mais il ne paraît pas que le knoute atteigne son objet. Il ne corrige personne et si le paysan a honte de subir cette peine, cette peine le guérit de la honte. A cela on nous dit que le gouvernement russe n'est pas assez riche pour organiser des pénitentiaires. Eh mon Dieu! développez donc l'industrie et permettez l'introduction du fer, si vous voulez qu'il y ait des fabriques! La liberté vous enrichira et le despotisme ne cessera de vous abrutir. Mais on nous dit qu'il n'y a que la noblesse en Russie

de mûre pour le régime constitutionnel et que le peuple a besoin d'autocratie.

Par constitution nous appelons des lois organiques qui assurent la légalité, et aucun Etat ne peut subsister sans elles.

L'Empereur Alexandre II est bon, et son entourage immédiat se ressent le plus de sa bonté, ce qui fait qu'il ne renvoie pas les ministres qu'il sait être mauvais, tendis que c'est à l'opinion publique de les placer et de les déplacer.

Le vol, en pleine rue, le vol organisé systématiquement dans l'administration, voilà contre quoi tous les honnêtes gens s'élèvent. M. Sukovkine achetait des procès et s'enrichissait par cette voie, tandis que personne ne peut gagner un procès juste. Si l'on écrit un livre censé, on risque d'aller dans l'exil, mais si on incendie toute une ville de Kasan, on est nommé maître de police à St. Pétersbourg. Tel est l'ordre des choses que nous appelons l'anarchie.

C'est si vrai que les vols se commettent en pleine rue que la vieille Princesse Dolgorouky, a qui l'empereur a l'habitude de baiser la main, en rentrant un

soir chez elle à St. Pétersbourg, en traîneau, s'est vue arrêtée et dépouillée de sa pelisse. Elle se fit immédiatement conduire au palais et dit au tzar:

„Vois donc ce qui se passe chez toi!"

On a volé une pelisse au général Timacheff chez le coiffeur Emmanuel qui mit alors un placard disant qu'on ne répondait pas des objets volés.

Voici comment le général Soukhosanet, ministre de la guerre, écrit sa langue:

Я сумлеваюсь штобы кохда... Юня.

Une Voix de Moscou.

Juillet 8.

Il y a ici une alarme générale pour *l'avertissement* donné au *Messager Russe* (Русскій Вѣстникъ). Il a été prévenu qu'il sera défendu s'il ne se modère pas. Nous n'avons absolument rien à lire et l'on nous traite comme des enfants. Mais que voulez-vous que l'empereur fasse? Il avait nommé Kovalewsky qui, comme curateur de notre université, jouissait d'une excellente réputation, ministre de l'instruction publique, et voilà qu'il devient ministre de l'obscurantisme. C'est là une confirmation de plus de l'adage qui dit que le pouvoir gâte les meilleurs hommes. Il a pour secretaire Mr Dobrowolsky qui a servi comme tel sous Noroff et sous Chikhmatoff.

Tout le monde est satisfait de lui et on ne lui donne aucun avancement et il n'a que 900 Roubles d'appointement.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le métropolitain de St. Pétersbourg, Grégoire a proposé de fulminer l'anathème contre le rédacteur de la *Cloche*.

Le Prince Krapotkine a cessé d'être grand-maître de police chez nous et passe gouverneur. Ses réformes du reste se sont bornées à peu de chose. Je ne sais pourquoi les maîtres de police ont un cosaque ici derrière leur équipage, puisqu'à Pétersbourg ils n'en ont pas; mais cela n'a pas discontinué.

Les changements dans les mœurs se bornent à un parler plus franc et à ce que les hommes en civil portent moins les décorations dont ils se chamaraient jadis.

C'est si vrai que nos ministres ne savent pas l'orthographe, que quand le comte Soukhosanet a été nommé à son poste, il est venu ici consulter Yermoloff.

— Accepte, lui dit le vétéran, ou l'on nommera quelqu'un qui ne te vaudra pas.

— Mais c'est à peine si je sais écrire mon nom.

— Cela ne fait rien, sacrifie toi pour la patrie.

Soukhosanet est un de nos plus gros joueurs aux cartes et se trouve donc dans une sphère sympatique.

L'Impératrice-Mère est si malade qu'elle n'a pas voulu rester pour l'inauguration du monument du son mari. Elle avait habité le palais Anitchkoff, où l'air est meilleur, mais elle n'a jamais voulu se passer du drapeau, qui pourtant ne doit flotter que sur le palais effectivement occupé par l'empereur; elle a tant insisté sur ce point, qu'on a cédé.

Permettez moi, à l'occasion du monument de rappeler ce dernier trait de l'empereur Nicolas qui me parait caractéristique.

Quand Sir Hamilton Seymour quittait son poste d'ambassadeur chez nous, l'empereur lui demanda :

— Combien de boutons ai-je à mon uniforme?

Le ministre resta ébahi.

— Veuillez répondre!

— Huit, Votre Majesté.

— Eh bien dites à Votre Reine que j'ai deux fois autant de cent mille bommes à faire tuer.

Il y a des Baranoffs dans l'intérieur de la Russie qui ont les mêmes armes que la mère des Adlerberg, et il paraîtrait que du temps de Jean le Terrible les Baranoffs se sont établis en Esthonie et y ont embrassé la religion luthérienne.

L'emprunt a fait un fiasco complet, ce qui ne parle pas en faveur de M. Kniagéwitch.

En fait de livres défendus, le plus strictement proscrit est l'évangile. C'est avec peine qu'on peut se procurer un exemplaire de l'ancienne édition en russe; quant à celle de Londres, elle est severement prohibée. La société biblique à pétitionné auprès de l'Empereur, à son passage à Berlin, mais on a remis cette pétition dans la *bocca del tempo*. Après cela, que peut-on dire de la tolérance religieuse et des concessions à l'opinion publique? Que veulent dire les mots: „Sainte Russie?" et cette carte du christianisme, où l'empire de Russie est peint en noir, comme un pays païen, n'est-elle pas vraie au fond, puis-

que l'argot de nos livres saints est incompréhensible pour le peuple?

Nos littérateurs voient tout couleur de rose, mais il suffit de lire les platitudes en vers de Mr Zotoff pour l'inauguration du monument de Nicolas, pour se dire qu'il n'y a rien de changé.

И тѣжъ стихи въ альбомахъ.

La 111e Section.

La 111e Section de la chancellerie de l'empereur compose la police secrète, mais elle consiste en trois expéditions: la premiere seulement est politique et mérite toute la haine qu'elle provoque; les deux autres sont pour la police ordinaire et pour la grâce et la justice. L'empereur a fait distribuer plus de 20 millions de roubles l'année dernière aux gens nécessiteux dont les demandes ont été examinées par l'expédition qui en est chargée, et dans l'autre on a détruit pour 120 millions de lettres de change illégitimes ou extorquées. Les maris et les femmes trompés y portent leurs plaintes et les crimes sont découverts par cette voie. A défaut de justice, l'action de ces

deux expéditions est louable, et si il y a eu 18 chambres garnies à la police secrète pour les détenus politiques, presque toujours occupées, sous l'ancien règne, elles sont vides aujourd'hui.

Le Prince Dolgorouky s'occupe de bagatelles et non pas de choses importantes. Il a l'œil sur l'équipement des gendarmes plusque sur la politique, mais les prévarications ont cessé depuis la retraite de Doubelt [1]). Le général Timacheff dit, que la 111e Section est là pour faire avancer le peuple, mais pour tenir en bride les esprits avancés. *Eppure si muove!* Il a un joli talent pour la carricature flatteuse et celles qu'il faisait sur le grand Duc Michel lui ont valu l'entrée de la cour. Il moulait aussi joliment qu'il dessinait.

Il n'y a qu'un seul fauteuil dans le cabinet du Prince Dolgorouky qui est ainsi dispensé de prier ses visiteurs de s'asseoir. Il est vrai qu'il se tient alors lui-mêmes debout. Il y a un bureau spécial pour la

[1]) M. B... entr'autres lui a donné 10,000 de main en main pour étouffer la mort de son domestique Rodka.

protection des étrangers, et l'on dit qu'il s'en acquitte bien. Quant à la surveillance de la police secrète, elle est absolument nulle, vu qu'il n'y a pas seulement de fonds affectés à ce chapitre, et elle se borne à noter les changements de domicile de ceux qui y sont soumis.

Le chef de l'expédition politique s'appelle Mr Krantz, l'ancien gouverneur des enfants du général Doubelt.

Nous avions pensé que la 111e Section, profitant des leçons du passé, ne rappelerait plus personne de l'étranger. Mais il paraît que l'expérience fait des vieillards et ne fait pas des sages. Il était pourtant évident que M. Ogareff n'obéirait pas à une sommation de rentrer, et le Bon de Brunow aurait pu se dispenser de donner un échantillon de son ignorance de la langue russe, en entrant, comme il l'a fait, dans une correspondance avec le rédacteur de la *Cloche*.

Nous avons voulu vérifier s'il était vrai que l'Empereur Alexandre II aurait dit au prince Orloff

qu'il ne demanderait pas mieux que de donner une constitution, et nous avons obtenu l'extrait suivent des protocoles de la séance du Conseil de l'Empire du 11 avril (V. S.) 1857:

S. M. dit que l'empereur ne saurait parcourir tous les rapports des gouverneurs, et elle veut que désormais ils soient adressés au Conseil de l'Empire.

Le Grand Duc Constantin. Il serait p. ê. bon que les ministres en fissent autant, de leur côté.

L'Empereur. C'est une bonne idée.

Le Comte Panine. Sa Majesté veut donc la responsabilité des ministres?

L'Empereur. Il y a des rapports que je puis lire, mais il y a des ministres, vous, par exemple, Annenkoff (le contrôleur de l'empire), dont les rapports sont de ce volume (S. M. montre de la main un grand tas.)

Le Grand Duc Michel au Grand Duc Nicolas: Notre frère plaisante, assurément.

L'Empereur. L'Empereur ne plaisante jamais

au Conseil de l'Empire. Si j'ai dit un tas comme cela, c'est pour ne pas dire comme cela. (S. M. élève sa main à la hauteur de la table).

Le Prince Orloff. S. M. veut p. ê. une constitution?

L'empereur ne fit aucune réponse.

Les traités de Vienne.

Partisan des nations opprimées, nous ne pouvons l'être d'un traité qui a sanctionné cette oppression, D'ailleurs l'Autriche l'a violée en s'emparant de Cracovie et la Belgique s'est elle-même émancipée de la Hollande. Le traité de Vienne est une offense à la France qu'elle ne peut supporter plus longtemps. D'ailleurs l'empereur Napoléon, en ne le reconnaissant plus, ne cherche pas à étendre les frontières de la France. Il se contente des conquêtes morales. La France, d'un autre côté, ne peut pas inspirer les craintes qu'inspirait l'épée de Napoléon I. Nous avons vu en Italie que les soldats et les généraux français faissaient leur devoir, mais nous cher-

cherions en vain la stratégie de Napoléon le Grand. Les pertes de l'armée française sont trop sensibles et les progrès qu'on faits les autres armées trop considérables pour faire des conquêtes en quinze jours. L'Angleterre ne veut pas des traités de Vienne et l'Autriche s'est profondement aliéné la Russie. Quand donc un petit Etat comme le Piémont, qui a gagné Gênes pour son hostilité envers Napoléon I, gagne la Lombardie par la mariage de la princesse sarde avec le prince Napoléon, nous n'y trouvons rien d'étonnant. Nous nous étonnerions plutôt de la Saxe qui dit ne pas vouloir retomber dans ses fautes de 1813, tandis que le traité de Vienne l'a amoindrie de moitié, et qu'il s'agit aujourd'hui de le déchirer.

L'Autriche n'a jamais rien fait pour les petits Etats de l'Allemagne, tandis qu'il est de l'intérêt de la France de les maintenir, afin d'émpêcher la formation d'un Empire Germanique.

Les traités de Vienne violaient l'équilibre politique en l'établissant au profit de la Sainte-Alliance. „Les principes qui ont présidé à leur formation" ne peuvent plus exister, car le mysticisme était le fonde-

ment de la Sainte-Alliance et la crainte de Napoléon la cause des traités.

L'Empire c'est encore l'épée, mais une épée qui a changé de mains et de principes, car il dit ne pas vouloir opprimer les peuples, mais déclare venir à leur aide.

Epilogue.

On n'a pas voulu de *la Flèche*. Nous l'avons remplacée par une série de brochures dans une langue universelle. Donc, quand on vient nous dire que le journaliste s'y revèle, on ne fait que confirmer notre tendance, et exiger de nous la *synthèse*, un ouvrage sérieux, ce n'est pas se rendre compte de l'époque de transition dans laquelle nous vivons.

D'autre part, l'on voudrait nous voir aller en Russie pour la juger par nous-même, et l'on prétend que les récits ne peuvent nous faire former une opinion juste. Mais l'histoire a, de tout temps, eu les récits pour source principale. Ils se contrôlent les uns par les autres et les jugements des centainese de personnes se vérifient par eux-mêmes. On ose

enfin parler en Russie, mais on devrait n'en écrire que des choses avérées.

L'auteur du „Clergé de village“ [1]), un prêtre du gouvernement de Twer, avait été pour cette brochure condamné par le synode à être exilé au couvent de Solovetzky. L'Empereur le fit nommer aumônier à Nice. On aime à apprendre de telles mesures; mais le prince Golitzine qui a refuté le Jésuite Gagarine a été exilé; et l'on s'étonne justement d'une telle contradiction: les mêmes actes peuvent donc élever ou perdre un homme.

Deux frères présentèrent un projet sur la réforme des impôts. Le général Ignatieff voulut qu'on les enfermât à la citadelle. L'empereur reconnut leur chaleureux patriotisme et ne permit pas qu'on les inquiétât.

On aurait tort de croire qu'Alexandre II n'a pas appris les sciences politiques et le droit. Le ministre Cancrine lui a fait un cours d'économie politique.

Quant à l'empereur Nicolas, malgré qu'il ait eu

[1]) *Sbornik russe.*

Storch pour professeur, un jour en entrant à l'école du droit, il y assista à un cours d'éonomie politique, où l'on disait que la prospérité du peuple dépendait de la prospérité de l'industrie. — „Bêtise, s'est-il écrié. Ce qui fait le bonheur des peuples, c'est l'orthodoxie, l'autocratie et la nationalité."

La crainte qu'on entretient de ce que nous publions tout est t-à-f. puérile. Les choses privées ne sont pas du domaine de la publicité et nous sommes trop coutumier de notre métier pour confondre les choses d'un intérêt public avec celles qui ne le sont pas. Nous ne donnous pas les noms propres là où nous pouvons nous passer de le faire. Même dans nos *mémoires*, nous n'avons nommé que les morts, ou les hommes publics, à moins de choses si indifférentes qu'elles ne pouvaient faire de tort à personne.

La vertu aime la lumière et le vice la craint.

Au critique allemand du Réfugié. [1])

„Monsieur,

Si votre revue, impartiale et non malveillante, ne touchait que moi, je ne vous y aurais pas répondu, ou du moins je n'aurais pas placé ma réponse dans ce livre; mais vous avez parlé de l'esprit général des Russes, sans faire d'exception pour un banni *(outcast)*. Vous nous reprochez d'être blasés, d'être réalistes et de pousser le practicisme jusqu'à l'indifférence. Est-ce bien à moi, étudiant des universités allemandes, que s'adresse ce reproche? Le Docteur A ** dans une revue de Frankfort, m'a excepté de la tendance matérielle de notre littérature. Entendez-vous donc avec lui. Dix ans de séjour en Angleterre et en

[1]) Der Flüchtling. Leipzig.

Amérique auraient-ils effacé en moi toute trace d'idéalisme allemand? C'est bien possible. Je dirais alors que j'ai tant souffert que je ne souffre plus; mais j'aurais cela de commun avec tous les émigrés, et mon tableau de ces derniers ne serait que plus complet. Mais voyons, Monsieur, cette bonhomie allemande, tant vantée, est-elle au fond ou n'est-elle qu'à la surface?

Mettez votre main sur la conscience, arrachez-vous de votre cabinet, voyez les choses autour de vous et dites s'il n'y a pas „patte de velours?" Ces cent mille hommes tués en Lombardie est-ce de l'idéalisme; ce grincement des dents de toute la confédération, parce que les Italiens ne veulent pas être Allemands, est-ce de l'idéalisme? Cette Hongrie palpitante sous le joug — est-ce de l'idéalisme? Cette Pologne déchirée d'après le conseil de Frédéric-le-Grand, est-ce de l'idéalisme?

Et nous Russes, qui n'osons avons ni Gœthe ni Schiller, pourquoi vous étonner que nous devenions réalistes? Mais non, mes compatriotes s'affligent sur une mouche à qui ont fait mal, pleurnichent sur un

papillon qu'on écrase, mais déploient à Sébastopol une force de nerfs prodigieuse. Le génie de notre siècle mercantile n'est point sentimental, et en cela je fais plutôt une exception aux Russes, qui n'ont pas encore acquis les chemins de fer et n'ont pas éparpillé leur patriotisme en 23 Etats qui forment l'Allemagne. Vous vous étonnez de ce qui je parle d'une mort tragique de sang-froid. Nous avons toute une vie pour nous y préparer. *Memento mori!*

Vous me demandez si les Prussiens ne sont pas des Allemands? Les Berlinois sont un ramassis de Wendes, de Hollandais et de Juifs.

Agrecz, Monsieur," etc.

FIN.

Table des matières.

	Pages.
Progrès	7
Nouvelles	12
Réformes	18
Les diplomates russes	23
Héraldie	27
La Cour et le cabinet	32
Menchikoff	37
Les bals du Comte Panine	44
Les Révolutionnaires au pouvoir	48
Les Provinces de la Baltique	54
Faits divers	58
Le fer et le charbon	61
Blanc bonnet, bonnet blanc	64
Les courrage civique	67
Orthodoxie	71

Pages.
Le peuple 76
Instruction publique 81
Panslavisme 86
Tableau de la Russie 93
Le projet Rostovtzoff 96
Notre projet 100
Anecdotes 106
Le Prolétariat 109
Mystéres 114
Les Juifs 119
Le bâton et la hache 124
Vieux habits vieux galons 127
Révélations 131
Actualités 137
Demi-Mesures 141
La Constitution 146
Données statistiques 150
La Ferme des vins 153
Eppure si muove 156
Notre amnistie 160
Une visite à Mr de Maltzoff 165
La Russie jugée par un Français 167
La noblesse et le prolétariat litteraires 170
Passé et futur 173
La navigation 177

Pages.
Les Conservateurs dans l'exil 180
Une Voix de Moscon 184
La 111e Section 189
Les traités de Vienne 194
Epilogue 197
Au critique allemand du Réfugié 200

Imprimerie de G. Pätz à Naumburg.

5M
28

JUN 2 4 1963